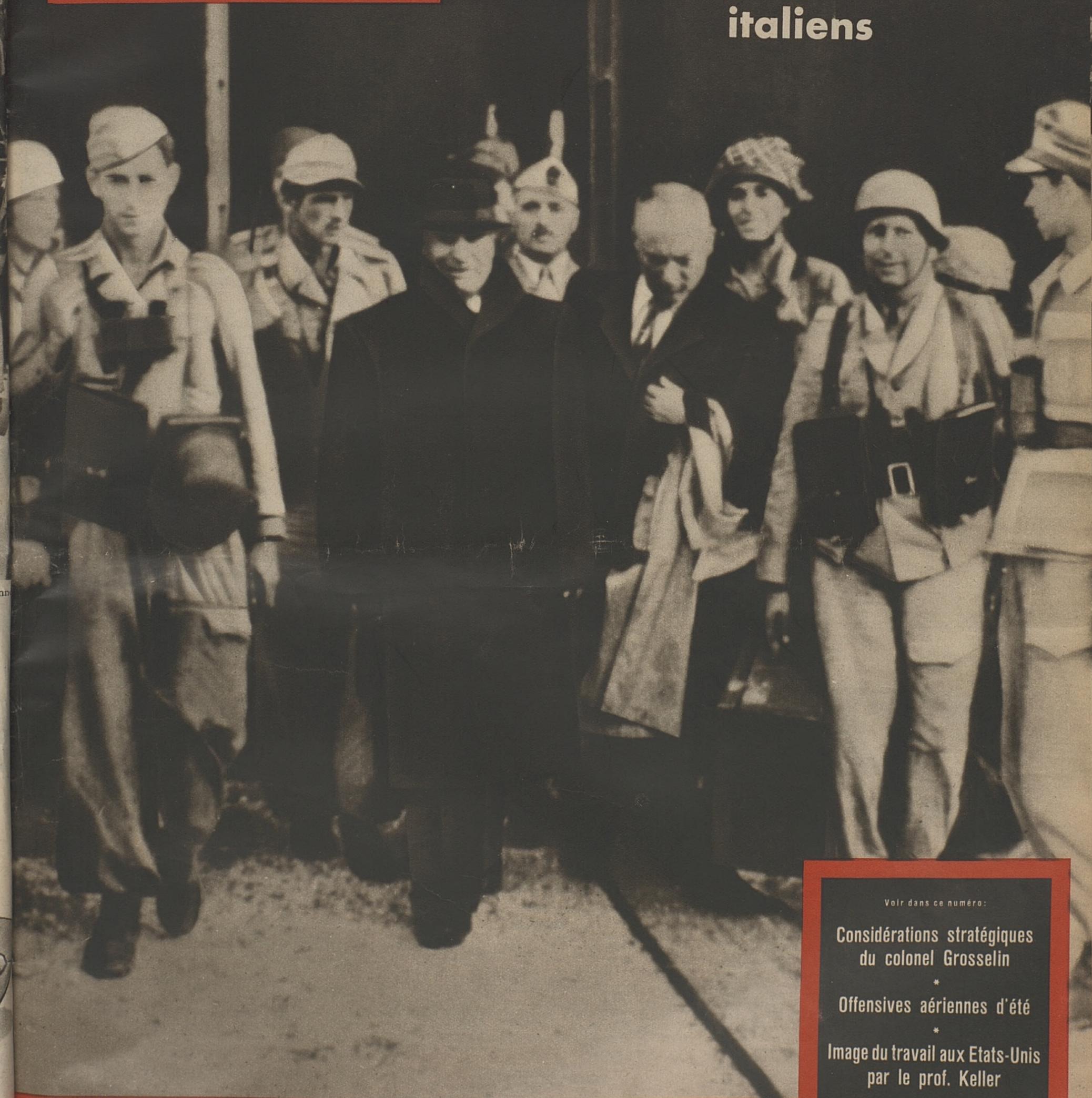


142
S.d.T.
L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

Deux cartes des champs de bataille italiens



Voir dans ce numéro:

Considérations stratégiques
du colonel Grosselin

*

Offensives aériennes d'été

*

Image du travail aux Etats-Unis
par le prof. Keller

*

Ramuz et le Valais
par Maurice Zermatten

L'évasion de Mussolini

Entouré des parachutistes et des quelques hommes du «commando» spécial du service de sécurité des S.S. qui viennent de le délivrer, l'ex-dictateur quitte l'«Albergo Imperatore» du Gran Sasso, dans les Abruzzes, où il était enfermé et gardé par une section de «carabinieri». C'est la première photo qui nous parvient, par télégramme, de cet événement qui a fait sensation. Depuis, Mussolini a promulgué déjà de nombreux décrets et il a prononcé un grand discours. Quel rôle va-t-il jouer désormais dans la destinée de l'Italie aujourd'hui déchirée ?

B 1663
No 39 · 23 septembre 1943

Lausanne et Zofingue. Prix 40 ct.

XXIII^{me} année — Paraît le jeudi



De durs combats de rues mirent aux prises Italiens et Allemands dans plusieurs villes du centre et du nord. A Rome notamment les troupes fidèles à Badoglio se défendirent énergiquement contre les soldats du maréchal Kesselring. — Chars d'assaut brûlant dans un des faubourgs de la Ville éternelle. Au centre, un petit groupe d'Italiens faits prisonniers est conduit par un soldat de la Wehrmacht.

ITALIE

CHAMP DE BATAILLE



Malgré toutes les difficultés que présentait le terrain, en Calabre, la huitième armée a pu rejoindre à temps les troupes du général Clark débarquées à Salerne. — L'avant-garde de Montgomery traversant une des pittoresques cités qui jalonnent les routes, en Calabre septentrionale.

Débuts d'opérations

Le 17 août 1943 le 15^e groupe d'armée anglo-américaine avait, après trente-huit jours de combat, conquis la Sicile et atteint son objectif final, Messine. Comme le relevait *L'Illustré* du 24 juin 1943, la conquête de cette île, qui commandait le détroit de Sicile, était indispensable avant que ne fût lancée toute autre opération dans le secteur Gibraltar, Pont-Euxin.

De ce vaste tremplin et d'Afrique s'élançait une armada transportant la 8^e armée britannique et la 5^e armée anglo-américaine vers l'Italie qui venait de capituler. La 8^e armée du général Montgomery débarquait à Reggio de Calabre, prenait pied plus tard à Tarente.

Malgré la vive résistance allemande, qui ne disposait pourtant que de faibles effectifs, malgré les destructions opérées dans ce pays montagneux, la 8^e armée s'empara de la Calabre et commandait la rive occidentale du détroit d'Otrante, condition nécessaire à une opération dans les Balkans, en Albanie ou en Epire.

Violente réaction allemande

Un troisième débarquement des Alliés suivait bientôt, le 9 septembre, dans la région de Salerne-Naples. C'était la 5^e armée anglo-américaine sous les ordres du général Clark. Mais tandis qu'en Calabre la résistance allemande était surmontée relativement vite, le général Clark, contre-attaqué violemment au nord de Salerne, à Eboli et sur le Selé, courut le risque d'être coupé en deux et fut repoussé à la hauteur de Salerne. Ce n'est que le 17 septembre au soir que la situation fut rétablie par la 5^e armée, qui avait eu chaud.

La 8^e armée accourait, à marches forcées, au secours de la 5^e, malgré les obstacles et les destructions opérées sur sa route.

Un raid

Le 18 septembre, à Vallo, la liaison entre la 5^e armée et l'avant-garde de la 8^e était établie, grâce aussi aux débarquements de petites unités alliées tournant les obstacles par mer, jusque dans la région d'Agropoli. Ce raid de 150 à 200 km. en pays montagneux en 72 heures est bien dans la note de la 8^e armée, dont l'aile droite, sous les ordres de Montgomery, dépassait bientôt la région de Gravina, durant que l'aile gauche, sous les ordres d'Alexander, se liait à l'armée Clark.

Parade allemande

Devant la nouvelle situation stratégique créée par la mise hors cause de la grande majorité de l'armée italienne, le commandement allemand a paré avec une remarquable rapidité de décision. La riposte allemande en Italie, par sa rapidité, rappelle la réponse de l'état-major allemand au débarquement anglo-saxon en Afrique par la tête de pont de Tunisie.

On peut dire qu'en quelques heures l'armée italienne était relevée par les forces allemandes en France, dans les Balkans et en Italie.

Au nord des Apennins, le maréchal Rommel assumait le commandement; au sud des Apennins, c'était le maréchal Kesselring.

Couverture de la défense allemande

Au maréchal Kesselring échoira l'opération de retardement. On a vu par la bataille de Salerne, qu'il rendra dure et lente l'avance de son ennemi. S'il ne se décide pas à couvrir le nœud ferroviaire de Foggia, il risque de s'établir solidement sur la ligne Torre del Greco, les Abruzzes. Fortore en couvrant Naples et Rome que le général Stein occupe.

Têtes de pont alpines

Le maréchal Rommel barre les accès terrestres de l'Italie en France et en Allemagne méridionale, il couvre le flanc terrestre des Balkans, par les têtes de pont des Alpes, l'une du Mont-Blanc à Gênes, l'autre du lac de Côme aux Alpes Juliennes, et par la tête de pont d'Istrie.

Lignes des Apennins et du Pô

La première ligne des Apennins, Gênes-Pô est aux mains de ses divisions, elles s'y établissent sans doute fébrilement. Seule, la situation politique a dû obliger les Allemands à ne pas abandonner d'emblée l'Italie méridionale à temps, c'est-à-dire bien avant le 3 septembre, afin de concentrer la défense sur l'Italie du Nord.

Les forces en présence, autant qu'on peut les déceler, sont indiquées par notre explication de la carte de l'Italie. La Wehrmacht doit bien représenter plus de 300.000 hommes.

Objectifs rapprochés

Les premiers objectifs de Clark et Montgomery sont certainement Naples et Foggia. Les Alliés pourront jouir de places d'aviation qui faciliteront la tâche de leurs chasseurs,



Les Américains du général Clark, comme les Britanniques de Montgomery, trouvent partout une aide précieuse dans les indications que leur donne la population italienne. — Soldat anglais guidé par les Italiens dans la recherche des mines.



Si des combats ont opposé les anciens alliés dans maintes régions de la péninsule, ailleurs les armées italiennes se sont laissées désarmer sans coup férir. — Soldats allemands gardant les armes déposées.



Soldats italiens rassemblés sur le terrain du stade d'une ville après leur désarmement par les troupes de la Wehrmacht. L'arme en bandouillère, des sentinelles les gardent en attendant de les interner dans des camps ou de les renvoyer à la vie civile.



Les soldats de Montgomery sur les routes du Sud de l'Italie. Cette photo ne donne-t-elle pas une excellente idée de cette armée avançant à marches forcées vers le nord, en utilisant tous les moyens de transport à sa disposition. Un camion militaire lourdement chargé va rattraper une carriole tirée par un mulet et un fantassin, philosophe, la pipe au bec.



Le studio de la radio italienne fut un des premiers points occupés à Rome par les soldats de la Wehrmacht, des parachutistes.



Sur les routes calabraises suivies par la huitième armée, des destructions importantes ont été exécutées par les arrières-gardes allemandes. Mais dans toutes les cités italiennes, nombreux sont les terrassiers, et les maçons. Les Anglais trouvent immédiatement parmi eux une main-d'œuvre pouvant prêter secours à leurs pionniers.

telles les places de Salerne, de Reggio, de Foggia et beaucoup d'autres.

Objectifs lointains

Maintenant que les Alliés ont mis pied dans le bastion italien de la forteresse Europe, que la Méditerranée par suite de la mise hors cause de la flotte italienne est en leur possession, que vont-ils décider ? La 7^{me} armée Patton et l'armée Giraud, vont-elles prendre la route Cagliari, Madalena, Corse, Alpes Maritimes ? Si Clark et Montgomery marchent sur la ligne Livourne-Apennins-Ancone, ils ne peuvent guère l'atteindre avant deux mois. S'ils forçaient cette ligne, le Brenner serait couvert de neige depuis longtemps lorsqu'ils aborderaient le pied des Alpes.

Les Alliés pourraient se contenter d'occuper les Apennins pour lancer leur manœuvre des Balkans. Cependant, cette menace sur leur flanc, depuis la Haute-Italie, semble exiger l'occupation par les Alliés du pays jusqu'aux Alpes.

En effet, comme le faisait ressortir *L'Illustré* du 8 juillet 1943, l'Italie est le tremplin de la manœuvre des Balkans. La 9^{me} armée Wilson, en route peut-être pour l'Albanie, a dû relever la 8^{me} armée Montgomery qui courait au secours de Clark. Cette 9^{me} armée débarquait à Tarente, Lecce, Brindisi et Bari. Mais de ces ports, d'où partirent au printemps 1939 les navires italiens pour l'Albanie, cette manœuvre peut se répéter. Manœuvre en tenaille sur les Balkans, car Rhodes, Samos et Leros sont aux mains de la flotte britannique. Des bords de l'Égée ou de la mer Noire en direction de la Macédoine et de la Thrace, une poussée peut s'effectuer. Lorsque les Alliés seront dans les Balkans, où les attendent les partisans qui occupent Split, la Turquie

pourrait changer d'attitude. Les Russes sont à 100 km. du Dniepr, ils se sont dangereusement rapprochés des Balkans. On songe à Franchet d'Espéray, le 15 septembre 1918, dont l'offensive par le Vardar brisait la défense bulgare. Les conséquences de cette manœuvre furent de grande portée sur l'issue de la guerre mondiale.

La flotte britannique

Un débarquement reste la plus difficile des manœuvres militaires. Vraiment, la flotte Cunningham a montré, comme toujours, un énorme mépris du danger. La liaison des armes, de la flotte, de son artillerie, de l'aviation et des troupes terrestres fut remarquable.

La montagne

La défense allemande, rapide, opiniâtre, bien organisée, nous montre la valeur de la montagne, quand on sait et qu'on veut l'utiliser. A nous, Suisses, cela doit inspirer confiance.

Ce n'est pas en Italie que la Wehrmacht veut jouer son tout pour le tout, car elle a le dos aux Alpes. Mais elle veut barrer cette avancée des Alpes et la route du Danube, en relevant 70 divisions d'une armée italienne qui s'était bien battue et ne méritait pas ce sort.

Avenir

Si aucun événement extérieur ne survient, la guerre sur le sol italien risque d'être longue. Mais c'est de là, par le Vardar, que les Anglo-Saxons peuvent donner la main aux Russes, aux Portes-de-Fer.

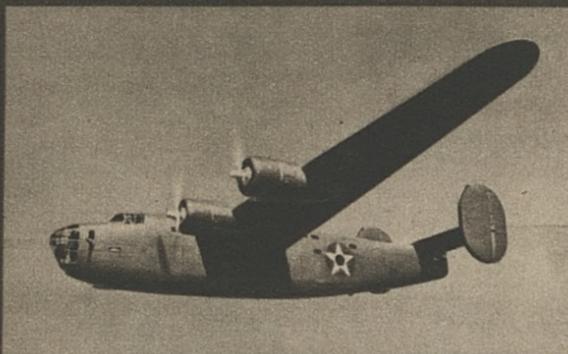
19 septembre 1943.

Col. div. GROSSELIN.

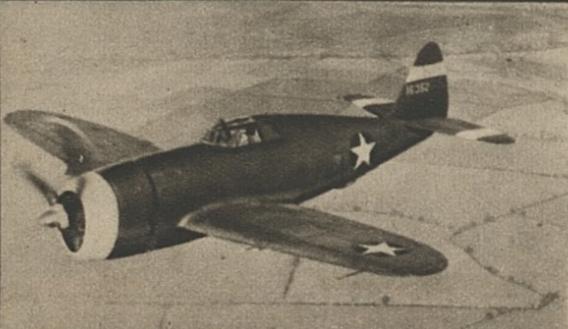


Les rues de Salerne après la bataille.

Voir en dernière page les deux cartes se rapportant à la bataille d'Italie



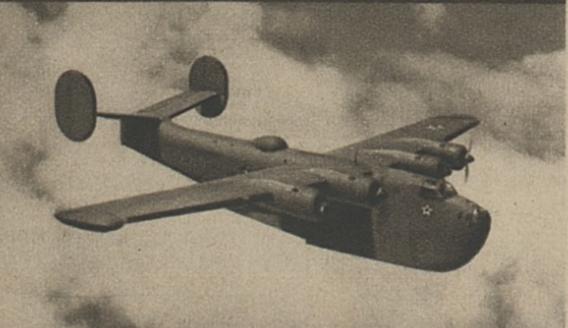
Le « Liberator » B-24 est le plus fortement blindé des bombardiers lourds. Il a un équipage de neuf hommes.



Le chasseur le plus récent de l'aviation américaine : le « Thunderbolt » (mot qui signifie « Foudre »). Il a un moteur de 2000 CV, qui lui permet d'atteindre les 680 km/h. Son étonnant rayon d'action (1600 km.) et son plafond (13 000 m.) lui permettent d'accompagner les « Fortresses volantes » dans leurs raids diurnes sur l'Europe. Avec une hélice quadripale à pas variable, huit canons d'aile et un fort blindage, il est le plus lourd des chasseurs modernes.



La « Forteresse volante » Boeing B-17, le plus fameux des bombardiers américains. Il pèse 22 tonnes, a un rayon d'action de 5000 km. et ne plafonne qu'au-dessus de 12 000 mètres. Son prototype fut essayé en 1935 déjà, puis ce géant connut de continuelles améliorations. Le type le plus récent a quatre moteurs Wright de 1500 CV, chacun.



Le Consolidated PB2Y-2 « Fleetstar » (« Etoile de la flotte ») de 25 tonnes ne s'est pas encore montré dans le ciel européen, mais a déjà fait parler de lui dans celui du Pacifique. Il est lourdement blindé, car son incroyable rayon d'action de 8000 km. ne permet naturellement pas aux chasseurs de l'accompagner dans ses longues randonnées.



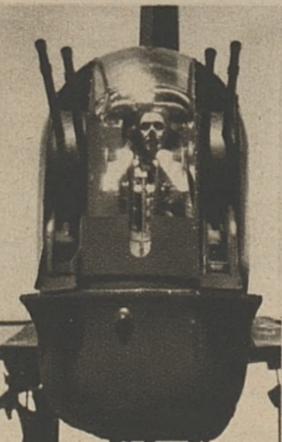
Le bombardier léger « Havoc » (« Dévastateur ») est un Douglas A-20 A, spécialisé dans les attaques à quelques mètres au-dessus du sol, contre les chars d'assaut, les batteries, les concentrations de troupes, etc. Il vole à plus de 560 km/h.



Le rapide « Lockheed-Lightning » (« Eclair ») P-38 dépasse les 650 km/h. Il peut s'élever de 1600 mètres à la minute. Quatre canons et quatre mitrailleuses sont placés dans le nez du fuselage. Il a deux moteurs de 1200 CV, chacun, une envergure de 17 m. et un atterrisseur tricycle. C'est un des rares monoplaces bimoteurs de l'heure présente.

OFFENSIVES AÉRIENNES

Avec les avions de cet été



Le mitrailleur arrière d'un gros bombardier Short-Stirling et ses quatre mitrailleuses.

Les chasseurs de la R.A.F., par contre, continuent à être montés en Grande-Bretagne, à l'exception de certains moteurs — celui du nouveau Spitfire IX, par exemple, le Rolls-Royce 61, livré par Packard — dont les plans ont été confiés aux principales fabriques d'automobiles yankees.

La R.A.F. et l'aviation américaine, cet été, afin de varier leurs raids, ont recours à quantités de types d'appareils. Un jour, pour des attaques diurnes en vol rasant, du genre de celles de Milan ou du Creusot, des « Lancaster » sont engagés, leur vitesse et leur rayon d'action leur permettant de distancer la plupart des chasseurs. Le lendemain, les « Fortresses » et les « Liberator » — blindés et puissamment armés, volant moins loin mais plus haut que les quadrimoteurs britanniques — attaquent sans risques, d'au-dessus de 10.000 mètres, les bases navales allemandes de Bretagne ou les gares d'Italie. Le surlendemain, les rapides destroyers bimoteurs « Mosquito », accompagnés de chasseurs « Mustang » — qui emportent 822 litres d'essence, au lieu des 386 du Spitfire, par exemple — sèment la terreur, à 600 km. à l'heure et à quelques mètres d'altitude, dans les ports de Belgique ou de Hollande. Enfin, le soir, des centaines d'« Halifax », « Stirling » et « Lancaster » s'envolent pour l'Allemagne...

Du côté de l'axe, à cette tactique de la diversité, on ne peut qu'opposer la méthode du perfectionnement des appa-

reils existants, qui évite de bouleverser les chaînes de montage par l'introduction de types foncièrement nouveaux. Ainsi, le chasseur le plus utilisé par la Luftwaffe, le Messerschmitt 109, qui détient, avec 755 km.-h., le record du monde de vitesse, date de huit ans, ayant été conçu en 1935, essayé en 1936, et lancé dans la guerre d'Espagne en 1937. Mais il avait alors un moteur Jumo de 650 CV, une vitesse de 490 km.-h., un plafond de 10.000 m. et seulement deux canons d'aile. Aujourd'hui, il a un Daimler-Benz de 1500 CV, une vitesse de 630 km.-h., un plafond de 13.000 m., et un canon-moteur, ainsi que deux mitrailleuses tirant à travers l'hélice, sont venus s'ajouter à son armement primitif.

De même, le principal Dornier, Do-17 aux parades du Congrès de Nuremberg, en 1938, Do-215 après la campagne de France, est aujourd'hui le Do-217, bombardier en piqué aux 2000 km. de rayon d'action. Le célèbre Stuka Junker-87 monomoteur, est devenu le Ju-88 bimoteur, qui atteint presque le plafond d'utilisation de la « Forteresse » américaine. Et le nouvel hydravion quadrimoteur Heinkel est, comme ses rivaux des nations alliées, capable de traverser l'Atlantique-Nord, allant jusqu'aux Bermudes signaler aux sous-marins de l'amiral Dönitz les convois de cargos.

Dans les deux camps s'expriment cependant certaines tendances communes. Partout, les biplans ont disparu, sauf parmi les appareils d'école. Tous les trains d'atterrissage — construits à Detroit ou à Friedrichshafen — peuvent désormais s'éclipser dans les ailes ou dans les fuseaux-moteurs. Enfin, les bimoteurs — presque la rapidité du chasseur, presque la puissance du bombardier — deviennent universellement préférés.

En 1940, les chasseurs étaient les rois du ciel. En 1943, les bombardiers, à peine moins rapides et entrecroisant derrière eux d'infranchissables réseaux de balles, leur auront ravi ce titre.

Jean BLAISY.



Grand ennemi des convois transatlantiques qu'il va parfois chercher jusqu'aux Canaries, des Bermudes ou à l'Islande, le Focke-Wulf 200 est la version militaire du « Condor » des lignes civiles allemandes d'avant-guerre.

CHINE NOUVELLE

Cette immense région du globe, avec ses 400 millions d'habitants, déjà bien lointaine jadis, est devenue pour nous autres Occidentaux terre fermée, presque impénétrable depuis les victoires japonaises en Extrême-Orient. Or, la Chine est en guerre depuis six années. Elle a perdu tous ses ports, ses capitales successives, ses plus riches provinces, l'aviation ennemie a pilonné ses villes et ses campagnes, ses chemins de fer et ses ponts. Son gouvernement est réfugié dans une pauvre cité, soumise, elle aussi, aux pires destructions. Pourtant, la Chine refuse de se déclarer vaincue et, ne recevant plus de matériel par la route de Birmanie, elle continue âprement cette guerre, lançant de temps à autre à l'Amérique et à l'Europe des appels angoissés.

Alors, devant cette attitude étonnante et mystérieuse, la curiosité du blanc s'ouvre et s'avive. Et il désire passionnément découvrir les éléments de cet esprit de résistance. Un jeune théologien suisse, M. Jean-Daniel Subilia, après avoir vécu trois ans à Pékin les débuts de la guerre, au milieu d'étudiants chinois, a fourni récemment des renseignements des plus précieux et révélateurs sur le réveil de l'âme chinoise sous les coups terribles qui la frappent. D'autre part, un diplomate chinois d'une haute culture, le docteur Sié, qui a représenté son pays à Berne avant de partir pour Rome, a publié des pages non moins instructives sur la jeunesse du maître de la Chine, le maréchal Tchiang Kai-Chek. De ce dou-

ble témoignage, basé sur des observations directes et d'une parfaite objectivité, surgit un empire, en révolution certes, bouillonnant, mais où l'on perçoit des signes nombreux de régénération et de résurrection.

La Chine de l'après-première guerre, celle au salut de laquelle a travaillé le réformateur Sun Yat Sen, est une masse informe, sans unité géographique ni surtout morale et nationale. La grande masse du peuple est frappée du signe de la misère et de l'incertitude. Elle n'a qu'un souci, trouver le riz de chaque jour, elle se désintéresse de ce qui touche à la province et au pays. Elle vit dans le cercle tyrannique de la famille, qui la paralyse et l'endurcit. La femme supérieure qu'est Mme Tchiang Kai-Chek a touché du doigt les défauts de son peuple : égoïsme, concussion, souci de prestige personnel, défaitisme, manque de discipline personnelle, manque de fidélité aux responsabilités acceptées.

Mais dans ce conglomérat immense a pris vie une élite, petite d'abord, qui grandit splendidement : les étudiants et étudiantes. Sous l'impulsion des missionnaires surtout, ces jeunes intellectuels ouvrent consternés leurs yeux au péril qui guette leur pays, la désunion, l'effondrement, l'empoisonnement par l'opium. La guerre, qui s'abat sur la Chine en 1937 et augmente sa misère habituelle, agit comme un levain sur cette courageuse jeunesse. M. Subilia, qui a

vécu avec elle trois années de cette vie terrible, a remarquablement observé et compris ses efforts et ses espoirs. Malgré leur infériorité, il les a quittés confiants dans leur victoire. C'est que le Chinois, en dépit des souffrances et cruautés inouïes subies de la part de son ennemi, n'a pas, au fond, de haine contre lui et, s'il espère le battre, ne veut pas d'une paix de vengeance. — Cette attitude remarquable lui est en quelque sorte inspirée par la sagesse et l'exemple que lui donne le maréchal Tchiang Kai-Chek. Cet homme, âgé aujourd'hui de cinquante-sept ans, bien qu'ayant eu une jeunesse facile et heureuse, n'a cessé toute sa vie de se perfectionner et de s'inspirer des conseils d'une mère admirable. Il a eu ensuite pour chef spirituel le philosophe et prophète Sun Yat Sen, qui lui a inculqué des principes de gouvernement, basés sur la raison, principes éternels de vérité. Un séjour au Japon, avant d'entrer à l'école militaire, lui permet — providentiellement — d'étudier le peuple qu'il va avoir comme adversaire. Puis, il se marie, il épouse Mayling Soong, la fille d'un pasteur. En 1930, il reçoit le baptême chrétien et, dès lors, cet homme, engagé dans la lutte la plus féroce et la plus épuisante que connaîtra le chef d'un grand empire, passera chaque jour une heure à lire la Bible et à prier, souvent avec sa femme.

Un homme pareil peut être le libérateur de son pays... si celui-ci le suit jusqu'au bout.

Frédéric BARBEY.



Elèves-pilotes de l'armée de Tchiang Kai-Chek à l'entraînement.



Albert Smith

ALPINISME ANECDOTIQUE

La montagne n'est pas que la grande image lyrique mise à la mode par le romantisme ; elle n'est pas non plus que tragique. En marge de cette solennité auguste, elle offre un aspect aimable, plaisant, on pourrait dire la montagne considérée par l'homme qui voit le côté drôle des choses, l'humour à la montagne. L'humour, une des qualités reposantes de la vie et qui, à 4000 mètres, est un heureux dérivatif à tant d'éléments de drame, installe le sourire dans la lassitude des visages et ramène un peu de joie dans les âmes inquiètes. Presque tous les alpinistes en ont éprouvé l'action bienfaisante. Parmi les Anglais, fervents des hauteurs, il en est un spécialement, Albert Smith, alpiniste d'occasion, lui — sa seule expédition alpestre fut le Mont-Blanc par l'itinéraire habituel — qui, mieux qu'aucun autre, a su rire au nez des décors les plus menaçants et apostropha avec une emphase visible les spectacles les plus émouvants. — Sa caravane se composait de vingt personnes — seulement ! — quatre touristes et seize guides. Une mine d'or pour les Chamoniards ! Le départ nocturne des Grands-Mulets fait une forte impression à Smith, « ces lampions, ces ballons divers » balancés sur la neige ont tout d'une charmante fête vénitienne. Et quand le soleil se lève, comme devant le couchant la veille, l'Anglais déclare, imperturbable, que « c'est une vision qui dépasse de beaucoup toutes celles, même les plus belles, qu'on peut demander à l'opium ou au hachisch ». Quand il remarque que ses guides ont l'air de somnoler — toujours cette marche engourdisante sur la neige monotone ! — il entonne à gorge déployée le « God save the Queen » pour les distraire, et il est frappé de voir qu'on se décorde et s'encorde à tout bout de champ. Contrairement à la tradition sacro-sainte de l'époque qui fait de tout alpiniste un savant naturaliste, Smith, lui, n'en a cure. Au sommet du Mont-Blanc, il déclare froidement : « Nous ne fimes aucune observation scientifique, l'honnête et perspicace M. de Saussure ayant déjà fait tout ce que le monde scientifique pouvait

espérer à ce sujet. Du reste, tous ceux qui, depuis lui, ont cru devoir se tourmenter au cours de l'ascension par des calculs de « température » ou d'« élévation » n'ont certainement rien ajouté à ce qu'il nous avait dit il y a soixante ans. » Soulagé par cette confession d'une belle franchise, Albert Smith pense alors à contempler la vue : « Un monde de splendeur, un spectacle d'une beauté tellement extravagante et merveilleuse, d'une telle inconcevable et surnaturelle magnificence qu'il fallait en trembler d'émotion. » Quant à la descente du colosse, elle fut d'« une

rigolade capitale », grâce aux glissades sur la neige. Le retour de la caravane à Chamonix se fit au milieu du délire général. Quelques mois après son expédition, Smith, barnum avant la lettre, ouvrait à Londres une sorte de diorama orné de vues du Mont-Blanc et, pendant des années, pour le grand bonheur des badauds londoniens, il y répétait inlassablement — avec quels commentaires ! — le récit de son ascension. Le « Punch », lui-même, la célèbre revue humoristique anglaise, lui consacra plusieurs articles.

Charles GOS.

LA SUISSE AU TRAVAIL

Dans notre numéro 37, une erreur s'est glissée dans l'article intitulé « Qu'est-ce que le Sanart ? » Notre collaborateur, M. Ed. Martinet, parlant de « La Suisse au travail », l'ouvrage qui sera vendu au profit du « Sanart », a indiqué que le prix de cet ouvrage serait de 25 fr., alors qu'il sera de 30 fr.

AU ROYAUME DE LA FANTAISIE ET DE L'ESPRIT :

chez les clowns Cavallini

S'il est vrai, comme le croient les âmes ingénues, que trois fées se penchent sur chacun de nous, à notre naissance, et nous distribuent les qualités dont nous aurons besoin, plus tard, nous savons bien quelles sont celles qui se trouvaient au berceau des Cavallini quand ils vinrent au monde. Ce ne peuvent être que la fantaisie, l'esprit et la philosophie. L'histoire de ces clowns brillants, si intimement mêlée à celle du cirque Knie auquel ils appartiennent, mériteraient d'être longuement contée, tant elle prend de relief et de saveur dans nos temps de désordre et de tourment. Il n'est personne, dans ce pays, qui ne les ait applaudis une fois ou l'autre. Mais on sait fort peu de chose de leur vie privée. On ne sait pas, par exemple, qu'ils sont fils et petits-fils de clowns ; que ces êtres qui font métier d'amuser les foules et qui accrochent chaque soir, au ciel enchanté du cirque, des étoiles scintillantes d'esprit et de malice, sont — dans le privé — des hommes très simples, tout occupés du cher souci de leur famille. Regardez, par exemple, Robert Cavallini. Qui donc reconnaîtrait dans ce quidam souriant le clown lunaire et délicieux qui, entre deux pirouettes, vient surveiller les ébats de sa petite Angéline qu'il couvre d'un regard attendri. Et Rodolphe Cavallini,

visage grave et attentif dont nous ne connaissons, jusqu'ici, que la caricature pétée de drôlerie et de vivacité. — Leur réputation est si grande qu'ils ont reçu une médaille d'or à l'occasion de leurs 25 ans d'activité au cirque Knie qui se traduisent, pour d'innombrables spectateurs, par de non moins innombrables éclats de rire et des souvenirs ravissants. Cela valait bien ça, ne trouvez-vous pas ? F. G.



Rodolphe Cavallini dans une de ses attitudes caractéristiques.



Robert Cavallini et sa petite Angéline (Photos M. Nussbaum)



Alfred Gehri

DEUX NOUVELLES PIÈCES D'ALFRED GEHRI

Son « Sixième Etage » étant allé aux nues, M. Alfred Gehri s'est dit, avec raison, qu'il aurait tort de s'arrêter en si bon chemin. Et il a ajouté, non un septième étage, mais une génération de plus à ses personnages du « Sixième ». Et il a intitulé sa nouvelle pièce : « Les Nouveaux du Sixième Etage ». Comment l'idée lui en est-elle venue ? C'est ce qu'il nous a confié sur la place la plus genevoise de Genève, pendant que Jean Hort, dans une salle située près du haut des « Degrés de poules » (six étages de marches d'escaliers pour le moins), faisant répéter Jeanne Lion, Pauline Carton, Rirette Marnay, Jacqueline Randal, Germaine Epierre, Rita Bey, Charlie Gerval, Almaro Dimeray, William Jacques et « tutti quanti », qui font partie de la nouvelle distribution et, tandis que Louis Molina, dont les décors illustrent toutes les pièces à succès de chez nous, plantait son châssis sur la scène.

— Comment m'est venue l'idée de ma nouvelle pièce ? nous répond l'heureux auteur dont les « Six Etages » ont vu tant de pays (vingt-cinq) et ont été traduits dans tant de langues (vingt exactement). Voici, c'est bien simple : le Théâtre des Arts-Hébertot a repris mon « Sixième Etage » le 6 décembre de l'année dernière jusqu'en mai de cette année. Pendant ces six mois, j'ai revécu à Paris, avec mes personnages (on imagine, bien entendu). Le choc était donné. Je n'ai pas pu les abandonner. Et, ce printemps, à Lausanne, j'ai écrit la suite de leur existence. Quelques-uns ont disparu. D'autres sont venus. Un enfant est né et meurt. Un autre naît. La jalousie, une jalousie rétrospective, rongé le cœur de Jojo...

Mais nous n'allons pas vous rapporter ici tous les détails de la pièce qui, à l'heure où paraîtront ces lignes, aura déjà affronté les feux de la rampe au Théâtre de Montbenon à Lausanne et « tournera » ensuite dans les principales villes de la Suisse romande, sous la direction de Jean Hort, qui en est emballé, qui en vante le pittoresque et qui s'y connaît. Lui-même est de la distribution. A Genève, nous ne verrons les « Nouveaux du Sixième Etage » qu'au printemps, car, cette automne, le Casino-Théâtre créera une autre nouvelle pièce d'Alfred Gehri : « Un Illustre Inconnu », avec Rimert dans un rôle écrasant. On ne peut que souhaiter deux nouveaux triomphes au sympathique enfant de Morges : Alfred Gehri. Ed. MARTINET.

Image du travail aux Etats-Unis

PAR M. ADOLPHE KELLER

A notre demande, M. le professeur Adolphe Keller, de Genève, a bien voulu écrire pour « L'Illustré » deux articles se rapportant à certains aspects particulièrement importants de la vie aux Etats-Unis. Nous publions aujourd'hui la première partie d'un de ces articles, « Image du travail aux Etats-Unis », dont nos lecteurs trouveront la fin dans notre prochain numéro. Les considérations du professeur Keller seront complétées par un second article, intitulé « Tumulte à Wall Street » et concernant des problèmes analogues présentés d'un autre point de vue. Ce second article, d'un intérêt aussi soutenu que celui d'aujourd'hui, paraîtra également dans un de nos prochains numéros.

La Rédaction.



Au vertigineux tourbillon dans lequel les Américains sont entraînés, la machine elle-même ne peut pas se soustraire. Pour l'industriel, une machine qui ne travaille pas, est un « capital mort », et c'est pourquoi, même en temps de paix, les plus grandes entreprises ont le système des trois équipes se relayant pour permettre aux machines de ne jamais s'arrêter. Depuis que la brusque attaque nipponne sur Pearl-Harbour a fait réaliser aux Américains l'effort qu'il leur fallait produire, les industries des Etats-Unis travaillent d'arrache-pied. Plusieurs des grandes fabriques d'armements poursuivent jour et nuit leur acharné labeur, 24 heures par jour et 7 jours par semaine. A chaque changement des équipes, des dizaines de milliers d'ouvriers se rendent à leur travail dans des milliers d'automobiles. Régler ce trafic aux abords de l'usine même est déjà tout un problème !

Mettre le pied sur le sol américain, c'est recevoir en quelque sorte une décharge électrique. C'est prendre contact immédiatement avec son rythme fou, sa force de pénétration, son dynamisme aussi productif que terrifiant. C'est faire la connaissance du chauffeur de taxi qui vous emporte à travers les rues de New-York à une allure à vous faire perdre le sentiment. (« *Nume nid gsprängt!* » crierait, affolé pour une fois, un pauvre Bernois !) Au cours de cette course éperdue, c'est avoir la première brève vision des passants, juste assez pour se rendre compte tout de suite que New-York compte deux espèces d'êtres humains : *The quick and the dead* — les dynamiques et les morts. Ils se retrouvent dans le monde du travail.

Les fabriques et les hommes

En Amérique, le travail est une sorte de *steeple-chase* où les gens se laissent entraîner sans savoir quel est exactement le sens et le but de cette course. « Ce tourbillon est-il une nécessité ? C'est la question que Lin Yutang, un sage chinois qui vit à New-York, pose dans son dernier livre. Il souhaite aux Américains un avenir tout baigné de l'indolence chinoise,

où enfin les chauffeurs de taxi pourront contempler le ciel et échanger des propos sur la santé de leur chère grand-mère.

Le voyageur qui, tel l'auteur de ces lignes, va de l'Océan au Pacifique pour observer avant tout le travail, et pour visiter d'innombrables usines, celui qui étudie les gestes, le regard, la démarche des ouvriers pour découvrir un coin de leurs âmes, a l'impression que devant des machines, des fabriques, des lifts, des mines de charbon, des hauts-fourneaux, des machines à écrire et à calculer, il y a un peuple d'environ 30 millions de travailleurs qui défile sans cesse, happé par une courroie mobile.

Vu dans son ensemble, le monde des travailleurs, sur ce sol américain où le labeur est roi plus que partout ailleurs, a quelque chose de grandiose. Personne ne peut toutefois le contempler en bloc. Il faut cueillir ici une impression, et là une autre. Ici, ce sont les chemins de fer où une armée d'ouvriers conscients et fiers assure le trafic, les conducteurs de locomotives qui maîtrisent leurs énormes machines noires et leur imposent de conduire de rivage à rivage les élégants trains *Pulman* aux noms éblouissants : *The 20th Century, the Chief, the Golden Arrow*.

Voici les hauts fourneaux de Pittsburg qui vomissent de nuit le feu et la fumée comme les forges d'Héphaïstos. On y

voit se mouvoir des ombres singulières qui vident les grandes cornues de Bessemer pleines d'acier liquide et qui les manipulent comme s'il s'agissait de bols de lait ou de chocolat.

Ailleurs, voici les fabriques de locomotives de Schenectady où des ouvriers agiles assemblent les diverses parties des puissantes machines, tels des enfants devant un puzzle. Voici encore les grandes industries de conserves de Chicago ou de Wichita, dans le Kansas. Des machines avides happent les grands troupeaux de bœufs du Texas, inondant de sang rouge les ouvriers affairés qui semblent eux-mêmes des morceaux de chair, des victimes prêtes à être comme le bétail, dépouillées de leur peau, coupées en morceaux et mises en boîtes. Car le bétail qui entre dans ces usines en sort à l'autre bout, transformé en saucisson de jambon ou en *corned-beef*, vision apocalyptique du travail !

Là c'est une mine de charbon de la Virginie occidentale. Vêtus de casquettes de cuir, lanternes sourdes à la main, des milliers de mineurs, noirs fantômes, se pressent dans les boyaux et les couloirs, qui debout, qui à genoux, pour détacher et extraire le charbon. Là, c'est encore le port de Houston, ou Galveston, Texas, où des montagnes de soufre sont chargées sur des navires, où des rivières de froment, jaunes comme le soufre, vont se jeter dans le ventre des vaisseaux.

Ce sont aussi les champs d'huile d'Oklahoma ou de Californie, des armées de foreurs qui creusent à « Overall » la terre en mille endroits jusqu'à ce que, tel un gigantesque jet d'eau *a gusher*, l'huile jaillisse et permette à l'Amérique de voyager, de s'agiter, de chasser et de voler encore plus vite.

A l'Oregon, ou dans la vallée du Sacramento, voici les travailleurs nomades, qui par milliers font la cueillette des oranges de Californie et dépouillent les citronniers, ou encore entassent les pommes merveilleuses qui seront envoyées dans toutes les parties du monde.

Images multiples du travail ! On ne saurait assez les admirer, assez contempler la main humaine qui accomplit le geste auguste du semeur, les poings noircis qui manient le marteau, les bras blancs qui cueillent les pêches ou qui tissent les bas de soie et préparent la soie artificielle. Quel spectacle que celui des usines de Harvester où l'on fabrique ces doigts de fer qui s'en iront broyer le grain, couper et battre les épis, et les enfermer dans des sacs. Miracle humain et merveille de l'esprit ! Esprit qui semble s'être fait lui-même acier, mains de métal qui, dans les fabriques de machines à calculer — celles de Dayton par exemple — paraissent additionner, multiplier elles-mêmes, comme si un cerveau d'acier invisible savait que deux et deux font quatre. Devant tout cela on s'interroge. Ces hommes, ces travailleurs qui sont-ils ? Comment vivent-ils ? Sont-ils, eux aussi, devenus des machines ? Ont-ils encore une âme ? Le travail n'est-il pour eux qu'un *job*, qu'un « boulot », comme disent les ouvriers parisiens, qui permette de manger pendant sept jours, d'avoir une « carrée » et d'aller une fois par semaine au cinéma ? Ou bien a-t-il un autre sens ? Est-il joie, esclavage, servitude ? Liberté ou contrainte ? Grandeur ou misère ?

A première vue, il est difficile de se faire une opinion. On est frappé par les visages sévères des ouvriers américains devant leur machine ou par l'expression indifférente de ceux qui dans le métro changent leur monnaie, ou nettoient les voies. Ces hommes, vus au stade, à l'occasion d'une partie de football ou d'un match de basket-ball ne sont plus les mêmes. Là, qu'ils prennent part au jeu, ou qu'ils le suivent en spectateurs, ils débordent de joie et d'enthousiasme et poussent des cris de triomphe lorsqu'il leur arrive de placer la balle dans le but. Le travail, en Amérique, est, à la vérité, fait de sévérité et de joie. Il forme de la sorte des ouvriers jeunes, souples, gais et sûrs d'eux-mêmes. On pourrait croire que leur travail est une corvée. On se trompe. Il est avant tout le *job*, le pain quotidien, un peu de liberté, un peu de fierté, un exemple de maîtrise puissante. Le travailleur est quelqu'un. Il le sait. Il sait aussi que l'entrepreneur, que « le singe » travaille, que le « boulot » n'est pas seulement le fait de ceux qui ont les mains calleuses, mais qu'il s'impose également à la demoiselle de la caisse ou de la cafétéria, à l'ingénieur dans son atelier, au chef dans son bureau, même s'il vit dans l'un des palais les plus distingués de la Michigan-Avenue à New-York. *L'Américain travaille*. Tout le monde travaille, du haut en bas de l'échelle sociale. Même la « Café-Society » qui peuple les bars et les théâtres de Broadway et qui semble ne se composer que d'oisifs et de jouisseurs, doit travailler à ses heures. Peut-être pas avant minuit, mais sans doute au petit jour ! Les vedettes de cinéma travaillent, elles aussi, énormément. Linda Dorell, à Hollywood, m'a fait voir son horaire de travail, et Shirley Temple son programme quotidien. L'Américain désire travailler. Aucun genre de travail n'est méprisé. Chacun s'incline devant l'aristocratie du travail. J'ai connu à New-York la fille d'un avocat de mes amis, riche à millions. Elle aurait pu jouer chez elle à la grande dame et ne rien faire. Eh bien non ! Elle a préféré prendre une place dans une boutique de fleurs, lier des gerbes, servir des clients et gagner sa vie. On pense, en règle générale, qu'aucun pays n'a pour le travail une compréhension aussi juste que l'Amérique. En effet, la classe patronale américaine sait l'importance que joue ici l'élément psychologique, celle que prennent la fantaisie, l'humeur, le jeu, le loisir, les attentions. Les amis du travail

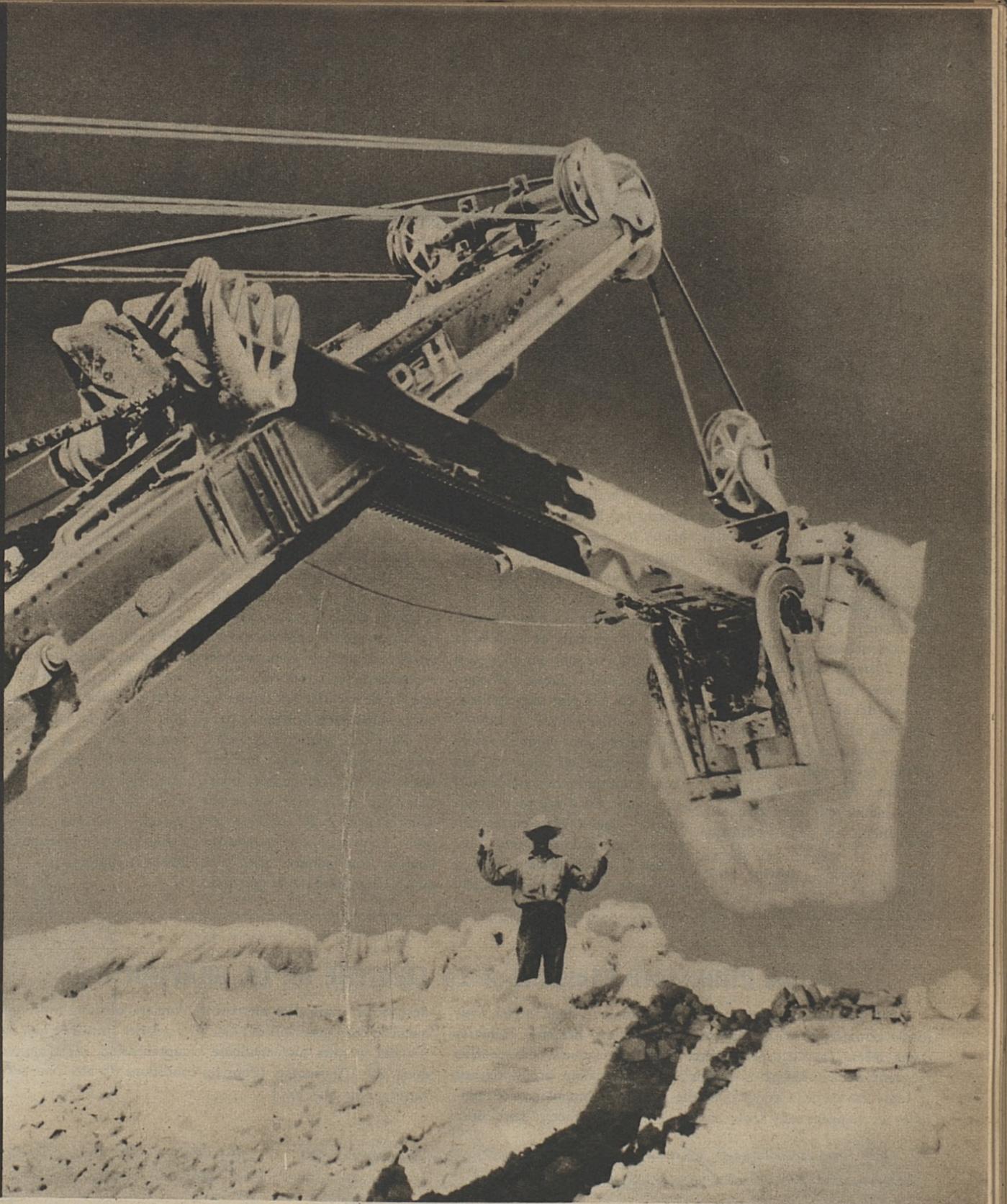


L'ouvrier nomade, une apparition caractéristique aux Etats-Unis. C'est l'homme qui, dans ce pays aux possibilités illimitées, ne trouve que rarement à travailler. Sans trêve, il parcourt le pays. On peut le voir aider aux moissons dans les Etats du centre, récolter le coton en Caroline ou en Virginie, cueillir les oranges en Californie, mais plus souvent encore, il est poursuivi par les affres de la misère et de la faim, et se morfond dans le chômage.



Zélée et pleine d'entrain, la secrétaire peut être le bras droit de son patron, le « boss ». Elle est experte dans l'art d'éconduire les importuns et s'efforce de rappeler à son chef, absorbé par son labeur quotidien, quelques devoirs élémentaires, celui, par exemple, qui consiste à fleurir sa femme et lui faire un cadeau le jour de son anniversaire !

Dans n'importe quel travail, l'Américaine cherche toujours à être aussi jolie et séduisante que possible. Ainsi cette infirmière s'efforcera d'être constamment agréable et souriante pour donner à ses malades le même réconfort qu'un joyeux rayon de soleil. Le soin qu'elle prend à sa toilette ne l'empêche d'ailleurs aucunement d'être fort habile et appliquée dans sa profession.



« Ne peut-on faire ça avec une machine ? » Telle est la question que tout Américain ne manque pas de se poser, quand il entreprend un travail. Et ingénieurs et techniciens lui construisent la machine qui lui est nécessaire. De puissantes pelles mécaniques mordent de leurs mâchoires d'acier dans des montagnes de soufre, comme le montre notre photographie. Ailleurs, les moissonneuses-lieuses mettent le blé en gerbes et des machines aux rouages compliqués récoltent le coton, faisant leur travail à moindres frais que la main-d'œuvre bon marché des ouvriers nomades noirs ou blancs. C'est le grand triomphe d'une mécanisation et d'une spécialisation poussées à l'extrême.

et ceux qui savent l'apprécier ont, en Amérique aussi, organisé la *Kraft durch Freude*, le « travail par la joie ». Il existe des clubs dans les usines. On y cultive la bonne humeur, la sociabilité, le sport. On s'y soucie de la formation intellectuelle des ouvriers. Dans certaines entreprises, il y a même des oiseaux des îles, des petits chats, et dans les ateliers féminins, des poudres de riz et des fards. On y autorise des moments de causerie pour que le travail mécanique garde quelque chose d'aimable et d'humain. Le travailleur sera dès lors heureux, sûr de lui-même. Son labeur lui apporte la joie.

Il y a naturellement le revers de la médaille. En Amérique, partout et dans tout, il y a un bon et un mauvais côté. J'ai vu, dans les grandes usines d'avions de Californie, éclater l'une des 300 grèves de ces deux dernières années. On ne sait pas que la grève est là. On voit seulement qu'une foule sauvage se précipite par des portes ouvertes. Les visages sont crispés et l'on entend crier et jurer. Les poings sont levés. Est-ce un match de boxe ou de football ? On croirait à une explosion. Et tout à coup voici des policiers armés de gourdin de cuir. Le sang coule. Allons-nous-en. C'est la grève !

A Houston, et à Saint-Louis, j'ai visité des camps de travailleurs nomades. Misère des chômeurs et des sans-patrie ! Aux abords de la ville, ces pauvres diables ont construit leurs *shacks*, misérables cabanes. Au cours de l'un de mes précédents voyages, alors qu'il y avait en Amérique 13 millions de chômeurs, j'ai vu des ouvriers stationner au coin des rues et vendre des pommes à dix sous la pièce parce qu'ils étaient sans travail. En ce temps-là, d'innombrables jeunes filles pourvues de brevets, vendaient des bas dans des bazars pour ne pas crever de faim. Il arrivait souvent que des chauffeurs de taxis qui me conduisaient dans les rues de Los Angeles n'étaient autres que des aristocrates russes et j'ai connu des princesses russes, réduites à l'état de prolétaires, qui attendaient en vain un engagement à Hollywood.

Législation sociale

Jusqu'à la guerre, le chômage était resté pour des millions d'ouvriers américains le fléau No 1. Avant l'introduction du

New Deal, l'ouvrier ne savait comment faire face à la misère lorsqu'un beau jour il entendait des lèvres du « singe » le mot redouté : « *You are fired!* » (Congédié !) La législation sociale en Amérique était embryonnaire sans aucune comparaison possible avec celle de l'Angleterre, ou avec notre secours social. Des masses d'enfants étaient contraints de travailler en dépit de tous les inconvénients que cela comportait pour la jeunesse américaine. Il y avait à peine quelques mesures de protection pour les mères. L'assurance vieillesse ou maladie, était confiée à la bonne volonté du patron ou n'existait pas.

A cette époque, les Américains se sentaient désarmés devant le destin. On s'imagine ce que devaient ressentir des ouvriers qualifiés et éprouvés, lorsqu'il fallait se mettre en quête de n'importe quel travail, pour faire au moins quelque chose. On voyait des conducteurs de locomotives obligés de travailler le charbon à la pelle dans des soutes, des commerçants et des docteurs en droit accepter un emploi dans un *drug store*, heureux de pouvoir, comme *servier-boys*, faire couler nuit et jour du koka-cola hors des robinets ou de servir de la glace aux fruits aux girls gourmandes de la ville. Il leur était impossible de remonter la pente. Bien souvent, portiers de nuit, ou *animier-boys*, ils demeuraient des heures entières, par un froid glacial, en faction devant les portes d'un *night-club*. C'était la chose courante. Et combien d'Européens, le cœur gonflé d'espairs chimériques, des universitaires peut-être, n'a-t-on pas connu, laveurs de vaisselle dans quelque sombre cuisine d'hôtel ! Dernier acte de désespoir, dernière limite pour celui qui croit être encore un homme.

Le président Roosevelt a tenté, par son *New Deal*, de garantir au travailleur sa dignité humaine, d'assurer à l'ouvrier qu'en toutes circonstances, il demeure un membre estimé

et apprécié de la communauté humaine. Puis vinrent la loi Wagner et la *social-security*, prémices d'une législation sociale, ordonnant l'interdiction du travail de l'enfance et protégeant la vie et la santé des ouvriers. Beaucoup de malheureux trouvèrent alors la possibilité de sortir de l'abîme et de recommencer une carrière. Il leur suffisait parfois pour « se refaire » de pouvoir prendre un peu de repos et d'avoir le temps de chercher une place ou de changer de métier, chose beaucoup plus facile en Amérique qu'en Europe. Les émigrés européens ont beaucoup plus de peine que les autres à trouver du travail, parce que d'ordinaire un mécanicien veut rester mécanicien et un avocat avocat. Le travailleur américain change de métier comme de chemise. J'ai connu dans un bar de Kansas City un *farmer* dont la tête était coiffée d'un chapeau à six galons. Il m'a raconté son histoire. Avant d'acheter un domaine et de faire fortune dans l'élevage des poules, il avait passé par dix métiers différents.

Rien ne réjouit plus le cœur d'un Américain que de voir quelqu'un monter et arriver à une situation par ses propres moyens. C'est la plus belle satisfaction d'amour-propre. J'avoue avoir moi-même éprouvé un orgueil de cette nature, en présence du chef de cuisine de l'hôtel Biltmore à Oklahoma City, un Suisse qui pendant longtemps avait peiné comme laveur de vaisselle, comme *piccolo*, et qui un beau jour avait trouvé sa voie comme cuisinier. Il régnait, quand je l'ai connu, sur une douzaine de marmitons. Ayant appris que j'étais un compatriote résidant à l'hôtel, il m'a prié, dans ses vastes cuisines, au dîner le meilleur que j'aie mangé en Amérique. Il m'a fait le récit de sa vie et m'a prié de saluer, à Berne, sa vieille mère que je n'ai pas encore réussi à découvrir aujourd'hui.

(Suite au prochain numéro)

DANS L'INTIMITÉ

Cette page est spécialement consacrée à tout ce qui concerne le « home », le foyer, la famille. On y trouvera réponse à bien des problèmes que posent la vie familiale, l'éducation des enfants, leur orientation scolaire ou professionnelle, ainsi que des conseils et suggestions d'ordre pratique. Nos lecteurs voudront bien utiliser largement le « Courrier des parents » et le service d'orientation que nous avons confiés à un éducateur expérimenté, M. Gabriel Rauch.

LA JALOUSIE (OBSTACLE MÉCONNU)

C'est le titre d'une petite brochure du Dr G. Richard¹, que je m'empresse de porter à la connaissance des lecteurs de cette page. Elle tirera d'embarras et de peine beaucoup d'entre eux et, j'en suis certain, les aidera à résoudre plus d'un problème, parfois grave, dans lequel la jalousie joue un rôle néfaste et, hélas ! non seulement méconnu, mais ignoré.

Nous sommes tous plus ou moins jaloux. La passion et l'égoïsme, père et mère de la jalousie, sommeillent en chacun de nous. L'erreur commise, c'est de s'imaginer que le jaloux est celui qui fait des scènes plus ou moins violentes, allant des mots aigres-doux ou des crises de larmes, jusqu'aux gestes plus violents que ponctuent des coups de revolver. Si ce n'était que cela, ce serait, quoi qu'on en pense, beaucoup

¹ Dr G. Richard, « La Jalousie, obstacle méconnu ». (Editions Payot, Lausanne.)

moins grave. Ce qui est grave, c'est que la jalousie est le plus souvent refoulée en nous dès la plus tendre enfance et se manifeste ensuite, au cours de la vie, sous les formes les plus diverses, allant du sentiment d'infériorité jusqu'à l'esprit de rébellion, en passant par le doute, l'angoisse, la haine, le désespoir et toutes les passions qui font l'être malheureux et souvent le raté. Mais, sans aller si loin, que de malentendus, que de tensions, que d'orages sourds ou violents au sein de la famille, qui ne sont dus qu'au seul sentiment de la jalousie ! Né comment ? Oh ! le plus souvent de la façon la plus simple du monde. Qu'à notre enfant unique, garçonnet de quatre ou cinq ans, soit donnée une petite sœur ; et le voilà d'un coup, lui à qui tout appartenait — jouets, gâteries, tendresses — frustré de tout cela. Il se renferme en lui-même, s'isole, se renfrogne. Les parents, tout à leur

joie nouvelle, ne voient dans ce changement subit aucune relation de cause à effet. Ils se contentent de dire : « Ce garçon devient impossible ! » Au lieu de voir clair et de résoudre immédiatement le problème, ils l'aggravent en accentuant leurs manifestations de tendresse à l'égard de la fillette qui vient de naître. Elle est si « chou » ! Elle n'est pas comme son « méchant petit frère », elle. Est-ce qu'elle tape du pied ? Est-ce qu'elle dit de gros mots ? Est-ce qu'elle boude ? Non ; elle se contente, la mignonne, de pousser des rugissements qui sont une musique, et de souiller ses langes, ce qui est bien naturel, n'est-ce pas ?

Tout cela, pensé et dit ainsi, semble anodin et même plaisant. Qu'on ne s'y trompe pas, pourtant. Agir de la sorte, ou ne pas agir comme il le faudrait, est grave. La gravité, ce n'est pas que l'enfant soit jaloux ; mais c'est qu'il ne le montre pas et que nous,

adultes, ne soyons pas assez clairvoyants pour comprendre la tragédie qui prend forme en lui. Ce qui est grave, ce n'est pas d'être jaloux, mais c'est d'ignorer qu'on l'est. « Nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir, nous dit le Dr Richard, pour donner à l'enfant la liberté d'éprouver la jalousie et de la manifester, afin que nous puissions discuter avec lui d'un sentiment qu'il reconnaît. »

On lira avec profit cette brochure, qui mérite d'être largement répandue. La lecture en sera d'autant plus fertile en résultats heureux que, dès la première page, l'on est mis en confiance par le langage simple et direct, faisant pressentir l'homme objectif, sincère, clairvoyant, qui ne prend « rien au tragique, mais tout au sérieux » et nous communique aisément ses convictions profondes et sa confiance.

DALZAC.

UN PROBLÈME FAMILIAL A LA LUMIÈRE DE LA GRAPHOLOGIE

Nous pensons intéresser nos lecteurs en leur donnant ici, sous forme résumée, la triple esquisse graphologique des trois membres d'une même famille : père, mère, fils, dans laquelle des conflits fréquents avaient amené un état de tension aigu, dont chacun rejetait la faute sur les deux autres. De telles analyses graphologiques familiales ne changent sans doute pas, d'un coup, le caractère particulier

de chacun ; mais elles mettent en lumière certains traits qui expliquent le comportement des uns vis-à-vis des autres ; ce qui, dans bien des cas, permet une meilleure compréhension, un réajustement et donc plus d'harmonie. (Pour les conditions de nos analyses comparatives, voir plus bas.)

On me disait jaloux. Je remarquai qu'on me regardait présente puis me regarda.

Le père, 39 ans. — Sensibilité et volonté dominant, celle-ci s'appliquant à maîtriser celle-là. D'intelligence moyenne, plus pratique que théorique, il voit les faits, s'obstine même à ne voir que cela, s'interdisant toute sentimentalité ou sensiblerie, et les supporte d'autant moins chez les autres qu'il en a peut-être souffert dans sa jeunesse. Très exigeant pour lui-même, il l'est aussi pour autrui. Cette volonté farouche qu'il met à dominer ses faiblesses et à imposer son autorité bien qu'elle ne soit due ni à l'orgueil, ni à l'égoïsme, est cependant un danger : il a pris en face de la vie une attitude qui n'est pas conforme à sa nature. Malgré son désir d'honnêteté, il n'est pas entièrement sincère. Il a vaguement conscience de ce conflit ; et, bien qu'il fasse des efforts pour se maîtriser, a des accès de violence. Mais il est honnête et droit.

Conclusion. — Il manque, dans ce cadre familial, l'élément raisonnable, qui donnerait à la famille une tenue et une direction. Père, mère et fils sont dominés et conduits chacun par ses propres sentiments, émotions et passions : aucun des trois n'est assez logique, clairvoyant, objectif pour adapter sa manière de sentir et de voir à la sensibilité et à la mentalité des deux autres. Le père et la mère surtout, quoi qu'ils en pensent, sont réfractaires à tout argument raisonnable. L'un y oppose sa volonté opiniâtre, instinctive, sa certitude d'être dans le vrai, son autoritarisme ; l'autre son entêtement. Faut-il s'étonner qu'il y ait tension ? Chacun veut avoir raison, parce que tous deux sont peu raison-

Veuillez m'en excuser, mais j'ai un peu de difficulté à vous parler.

La mère, 42 ans. — Sensible, expansive, elle ne parvient que difficilement à cacher ses sentiments. Elle est droite, honnête, a une notion très claire du devoir ; mais elle l'exprime avec rigidité, avec un manque de doigté et de psychologie qui la fait certainement mal juger. Il y a dans ses affirmations un ton péremptoire et une sécheresse qui risquent de la rendre antipathique. Pourtant, elle sait se pencher sur les faibles, avec un grand désir de les soulager. Active, elle veut, d'ailleurs, se rendre utile ; mais elle gagnerait à y mettre plus de douceur, plus de bienveillance, et à ne pas confondre entêtement et force de caractère. C'est une bilieuse ; ceci est à la fois une excuse et un avertissement.

nables. Le fils, sans caractère propre, pris dans la tourmente de la puberté, ne sachant où aller, ne va nulle part. — Le remède ? Pour le père et la mère, se rendre compte de ce qu'ils sont, avec plus de sincérité, avec moins de vanité. Tâcher — ce sera difficile — de se laisser guider davantage par le bon sens et par leur bon cœur ; moins par leurs impulsions et leurs humeurs. — Pour le fils, le sortir pendant une année ou deux de ce milieu, pour le soumettre à une éducation virile, une vie physique intense, dans une atmosphère à la fois plus calme et plus tonifiante. Il faut surtout qu'il soit sous l'influence d'un caractère très différent du sien, ce qui n'est pas le cas dans sa famille.

au bord du lac, j'espère que cette année nous ferons un voyage que j'aimerais beaucoup.

Le fils, 14 ans. — Garçon nerveux, d'une sensibilité et d'une émotivité extrêmes. A ce tempérament d'un maniement difficile, s'ajoute encore l'influence de la puberté, qui semble le marquer d'une empreinte particulièrement profonde. Pour le moment tout en lui est désordre. Pire que cela : relâchement total. Affectueux, caressant, charmant, protégeant les plus faibles que lui, aimant les animaux, doué d'une imagination toujours en mouvement, il se laisse porter, par cela, balloter un peu comme une épave. Hanté par des images qui sont ou qu'il juge malsaines, et bien que très ouvert en apparence, il manque de franchise. C'est un problème sérieux à résoudre sans tarder, si l'on veut éviter une dissolution totale de ce caractère.

COURRIER DES PARENTS

Cette rubrique est ouverte gratuitement à tous les parents. Ajouter à chaque demande un pseudonyme et l'adresse exacte de l'expéditeur. Pour les problèmes individuels d'orientation, utiliser notre service graphologique (voir conditions ci-dessous). Adresser la correspondance à la Rédaction de « L'Illustré », Courrier des parents, à Zofingue.

GE-635. « Rigibof ». — Le lecteur qui, sur papier muni de cet entête, nous demande de faire l'analyse d'une écriture d'enfant, est prié de nous donner son adresse actuelle, pour que nous puissions lui envoyer le questionnaire spécial.

C-186. « Arétas ». — La réponse à votre question d'orientation professionnelle a paru sous ce même chiffre, dans le courrier du No 37 de L'Illustré.

ED-23. « Jeanromare ». — Votre question concernant le bon ami ou la bonne amie de nos enfants, mérite d'être traitée en extenso, car elle est, comme vous le pressentez, très importante. Le manque de place ne me permet pas de le faire aujourd'hui. Cette réponse sera insérée dans notre prochaine page « Dans l'Intimité », mais vous parviendra directement entre temps.

ED-24. « Bon père et bon époux ». — Un joli pseudonyme, cher lecteur, et qui est tout un programme. Vous me demandez des titres d'ouvrages destinés aussi bien aux jeunes parents — et aux autres — qu'à l'éducation de leurs enfants ? J'ai déjà eu l'occasion d'en indiquer quelques-uns ici-même. Vous y trouverez aujourd'hui les titres de plusieurs autres qui traitent, d'une façon magistrale, de quelques questions parmi les plus importantes de la vie familiale. G. R.

LIVRES QUI VOUS AIDERONT

Dr Raoul Hoffmann : « Une fois mariés », réflexions d'un médecin. (Editions du Secrétariat romand d'hygiène sociale et morale, Lausanne.) — Petit livre courageux, qui dit avec une franchise totale tout ce qu'il y a à dire ; en d'autres termes, tout ce que, par lâcheté, bêtise ou prudence, on tait d'habitude. Il n'est pas nouveau ; mais, plus que jamais, il est d'une brûlante actualité. Il devrait être dans les mains de tous les jeunes mariés, de tous les jeunes gens et jeunes filles qui veulent fonder un foyer sain et heureux.

Dr G. Richard : « L'Éducation sexuelle de nos Enfants ». (Editions Payot, Lausanne.) — « ...son de cloche particulier — nous dit l'auteur — sur un sujet qui a déjà été traité largement chez nous par le livre et la brochure » mais auquel seront sensibles « ceux qui aiment à affronter les problèmes de la vie sans en escamoter les difficultés. » On lira avec grand profit ces pages écrites par un spécialiste des problèmes psychologiques, doublé d'un père de famille.

« L'Hygiène mentale des Enfants et Adolescents ». (Collection d'actualités pédagogiques. Editions Delachaux & Niestlé, Neuchâtel.) — Ce sont les leçons faites durant le cours d'hygiène mentale de l'enfance, en 1942, sous les auspices du département de l'Instruction publique de Genève. Comme son titre l'indique, ce livre traite de la santé mentale de l'enfant, montre ce qui la menace, comment on la protège ou, s'il y a lieu, peut tenter de la rétablir.

NOTRE SERVICE GRAPHOLOGIQUE

est ouvert à tous nos lecteurs, aux conditions suivantes : 3 francs en timbres-poste pour une esquisse ; 5 francs pour un portrait plus détaillé ; 20 francs pour une étude très complète. — Pour l'orientation scolaire ou professionnelle d'un enfant ou d'un adolescent ou la connaissance des moyens éducatifs à lui appliquer, joindre aux documents le questionnaire spécial que nous envoyons contre 20 ct. en timbres-poste à toute personne qui nous en fera la demande. — Pour une

étude comparative (mari et femme, enfants et parents, frères et sœurs, etc.), les conditions par personne sont celles indiquées ci-dessus. Les documents, écrits à l'encre sur papier non ligné, signés, doivent porter les indications d'âge exact, de sexe, de profession éventuelle et l'adresse de l'expéditeur. Ajouter 20 ct. en timbres-poste pour l'expédition directe. Adresser la correspondance à la Rédaction de « L'Illustré », service graphologique, Zofingue.

RAMUZ ET LE VALAIS

(En publiant cet article de M. Zermatten, rappelons que celui-ci a fait paraître un volume de «Morceaux choisis» de Ramuz (Ed. Mermod, Lausanne) donnant une vue complète du talent de l'auteur vaudois. «L'œuvre entière de Ramuz, écrivait à ce propos M. Zermatten, est une œuvre de poète, une des plus grandes œuvres qui aient vu le jour dans notre pays». Réd.)

La magnifique édition que M. Mermod nous a donnée des œuvres de Ramuz nous invite à reprendre par le commencement la lecture de tant d'ouvrages magnifiques. Entre le *Petit Village* et *Choses écrites pendant la guerre* (1939-40), près de cinquante romans, poèmes et essais nous offrent la beauté de leur lyrisme, la profondeur de leurs symboles, la richesse humaine de leur signification.

Jamais encore le pays romand n'avait été magnifié de la sorte. Aucune œuvre de chez nous n'est comparable à cette œuvre impressionnante dont on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de l'unité ou de la variété.

Unité qui prend sa source dans la personnalité d'un écrivain puissant, créateur d'un style inimitable (quoique souvent imité) — mais variété constante des sujets quand cependant un seul *sujet* ordonne autour de lui les éléments les plus divers : il n'est guère une ligne de Ramuz qui ne soit consacrée à l'expression de notre pays.

Ce pays, pour être dit dans toute sa complexe grandeur, devait être exploré en tous sens, en hauteur et en profondeur, dans son passé et son avenir, dans sa réalité concrète et dans sa réalité spirituelle. C'est à quoi s'est attaché le poète vaudois. Les vingt gros volumes de l'édition Mermod nous ont apporté la preuve d'une entière réussite. Ramuz a commencé ses investigations avec une grande modestie. Il a dépeint en toute simplicité, dans des vers naïfs, frais, enfantins parfois, la vie du village, les travaux paysans, la beauté d'un petit coin du monde. Puis, allant plus profond, dans ce cadre restitué avec amour, il situa le drame humain, drame éternel de l'homme en quête d'un absolu.

Dès les premières œuvres, on peut ainsi isoler les traits essentiels de l'art de Ramuz. Contre la littérature bourgeoise, une littérature paysanne; contre les raffinements de la psychologie (nous sommes au temps de Bourget, de Proust), des actions, des gestes, des mouvements tout simples; contre la décadence et l'impuissance des romanciers-esthètes, une poésie saine, une sève de grosse terre; contre des personnages qui ne sont plus que nerfs et mondanités, des êtres primitifs et élémentaires.

Mais qu'est-ce que l'homme primitif et élémentaire? C'est l'homme qui vit dans des circonstances normales, un

peu comme la plante, un peu comme l'animal, qui est régi, non par le code de bienséance, mais par les lois des saisons; l'homme qui gagne son pain sous la voûte nue du ciel; qui connaît de par le contact de sa peau l'immense réalité du monde. Certes, Ramuz trouvait ce personnage autour de lui, dans la campagne vaudoise. Cependant, quand il découvrit le Valais, une première fois en 1902 puis, surtout, cinq ans plus tard, en 1907, il comprit quel accord devait naître entre une nature brute, peu modifiée par les hommes, seulement «pliée» parfois à l'homme, et son âme à lui, éprise de grandeur et de pureté originelle.

Ces hommes qu'il voyait vivaient seuls ou presque seuls, en dehors des lois, se levant avec la lumière, se couchant avec le jour, aimant sans s'astreindre à des rites, haïssant sans honte, tuant même, au besoin. Des hommes libres, au-dessus, en dehors des conventions, comme des rois — devenant par là même des personnages parfaits de tragédie, comme les rois. Que l'on ne confonde pas cet homme primitif avec le sauvage, l'anthropophage. L'homme primitif possède une

sensibilité aiguë, affinée par le contact avec les fleurs, les petites bêtes qui souffrent et les hommes ses semblables que les éléments menacent et parfois écrasent. Tandis que la civilisation bourgeoise amollit la peau et durcit le cœur, la vie dans des conditions naturelles affermit le courage, apprend à communier avec le monde en ce qu'il y a de plus immense et de plus infime. Le respect du mystère, l'adoration de Dieu sont l'un des traits de ces êtres attachants de même que l'amitié qu'ils nouent avec l'herbe, la pluie, les semences, les arbres, l'air et les étoiles, amitié qui est la joie de ces vies obscures et souvent pathétiques.

Ainsi, est-il aisé de comprendre pourquoi Ramuz, ayant découvert le Valais, y revint avec prédilection. C'est à Lens qu'il fit son premier séjour, c'est de Lens qu'il rapportera ses grands ouvrages valaisans. Cependant, quinze jours passés à

Chandolin d'Anniviers nous valurent le *Village dans la Montagne*. Ce petit livre, bien que n'ayant pas l'envergure de la *Séparation des Races* ou de *Jean-Luc*, doit être regardé comme le reportage poétique le plus intelligent qui ait été fait sur le Valais montagnard. Toute la vie de nos hautes vallées y est dépeinte avec fidélité et amour. Du printemps à l'hiver,



La place de l'église à Lens



C.-F. Ramuz

les travaux et les jours, les sentiments et les soucis paysans nous sont contés avec un charme infini. Il faut d'abord commencer par là.

Le *Village dans la Montagne* contient en puissance tous les éléments de l'œuvre ramuzienne consacrée au Valais. Jean-Luc y paraît déjà, et l'angoisse des bergers, qui deviendra l'un des thèmes de *Derborence*.

Mais, on le répète, c'est Lens qui inspira surtout Ramuz. Le poète y avait un ami, le peintre Albert Muret. C'est lui qui l'attira d'abord et l'introduisit dans le mystère des vies secrètes. C'est à Lens que naquirent *Jean-Luc persécuté*, *Le Feu à Cheyseron* (devenu la *Séparation des Races*) et *Le Règne de l'Esprit malin*. C'est là-haut déjà que nous faisons la connaissance, parmi les élus de *Joie dans le Ciel*, de Maurice le Faux-Monnayeur qui deviendra plus de vingt ans plus tard, *Farinet*.

Après ce premier cycle, celui du village dans la montagne et de sa vie profonde, mystérieuse, dramatique, il y eut, sensiblement plus tard, le cycle des œuvres rhodaniennes. Le poète avait découvert la grande parenté des pays du Rhône et ce fut l'un de ses thèmes les plus heureux. Il nous valut *Les Chants de notre Rhône* et *Portes du Lac*.

Enfin, le dernier cycle est le cycle épique avec *Derborence* et *Si le Soleil ne revenait pas*.

Ainsi, Ramuz a évolué au-dedans même de son œuvre. Il est parti de l'humble réalité quotidienne, il s'est élevé à sa peinture des sentiments humains; puis il s'est attaché au mystère, au drame religieux; enfin, son expression atteint un dernier étage, celui d'une espèce de poésie pure, non point intellectuelle et obscure mais haute et légère, encore enracinée au sol mais frémissante dans les grands espaces nus de la montagne.

Maurice ZERMATTEN.



Raclette



A Pinsec dans le val d'Anniviers

LES POMPIERS A L'EXERCICE

Comme tout le village est construit en bois, que toutes les maisons se touchent et que beaucoup ne sont pas assurées, le Conseil d'Etat les oblige, là-haut, à avoir une pompe. Ils disent : « Ca ne sert à rien ! » Mais le règlement est là : il faut qu'ils s'exercent avec cette pompe, au moins deux fois par été.

Après la messe donc, on sonne à la chapelle. Devant la chapelle, sur un banc, ils sont déjà cinq ou six hommes, ils causent entre eux, ils ont allumé leur pipe ; et les gamins qui sont curieux arrivent de tous les côtés. Puis, soudain, au fond de la rue, on voit venir Simon et Joseph. Ils ont mis des vareuses bleues et des casques en cuivre brillants. Simon est grand, maigre, sans barbe, avec un long nez un peu rouge, et à son casque il a une chenille blanche, parce qu'il est capitaine ; Joseph est petit, assez gros, et il n'a qu'une chenille rouge, parce qu'il est seulement lieutenant. Ils sont arrivés. Simon dit :

— Où est-ce qu'ils sont, les autres ?
On lui répond :
— Ils vont bientôt être là.

En effet, de temps en temps, il en survient un, les mains dans les poches, puis un autre, puis encore un autre, les uns qui restent debout, les autres qui vont s'asseoir. Simon a sorti de sa poche un papier avec une liste. Tout à coup, il dit :

— Attention, à l'appel !

Personne ne bouge. Il se met à crier :

— Vous avez compris ! Attention à l'appel. Joseph, qui doit l'aider puisqu'il est lieutenant, s'approche des hommes et leur dit :

— Voulez-vous vous lever, voyons !

Alors un à un, ils se lèvent, ils ne se pressent pas. Mais enfin, ils se lèvent ; ils se regardent en riant, surtout les jeunes. Et puis, sur le chemin, se rangent sur un rang. Il y en a qui fument toujours, d'autres qui

ont caché leur pipe dans leur poche. Et Simon fait l'appel :

— Justin Calloz.

— Présent.

— Chrétien de Maxime.

— Présent.

Chacun à son tour répond donc présent et, comme il en manque encore quelques-uns, Simon dit :

— Ils auront l'amende.

— Oh ! Ils viendront bien.

...L'échelle pourtant est dressée ; deux hommes sont au pied, pesant dessus pour l'empêcher de glisser ; en plus, quatre hommes, dans les quatre sens, tiennent la corde bien tendue. Ensuite Joseph a pris la lance et, avec le tuyau qui traîne derrière lui, il monte prudemment, s'arrêtant à chaque échelon.

C'est lui qu'on regarde à présent ; il monte et, sous lui, vers la gauche, on voit le ravin qui se creuse ; il est comme pendu en l'air. De temps en temps, il se retourne, l'eau ne vient toujours pas, il attend un instant, point d'eau,

toujours point d'eau. Tout à coup, on voit le tuyau qui commence à se gonfler, qui change de couleur. Et ce gonflement et cette couleur noire s'avancent peu à peu dans la direction de l'échelle ; c'est que ceux de la pompe se sont mis à pomper.

L'eau avance toujours ; on voit son poids peser dans le bout du tuyau qui pend, et Joseph qui raidit le bras, qui se prépare, tendant sa lance. On s'attend à voir un beau jet en sortir. Eh bien, non ! la pression n'est probablement pas assez forte. Il est bien sorti un peu d'eau, mais c'est ceux du pied de l'échelle qui l'ont reçue, et ils se débattent dessous, n'osant pas lâcher les montants. Ah ! comme les filles ont ri...

(Tiré du « Village dans la Montagne » de C.-F. Ramuz)



(Photos de Fred Schmid, Ch. Dubost, S. Pilet, H. Steiner, et 5 photos Rast, tirées du livre de M. Zermatten, Le Valais)



Fontaine à Verbier



Pont près de Stalden



Chandolin dans le val d'Anniviers



Les rochers de Derborence



Peupliers

LES SOURCES DU RHÔNE

Là-bas, le Rhône naît du glacier : voilà d'abord son origine. C'est cette grande vallée pierreuse, avec un versant privé de sa chair sous une peau peinte et repeinte, cuite et recuite par le soleil, où si souvent on s'est tenu, à l'ombre de l'un ou l'autre de ces pins qu'il y a, l'ombrelle des branches mal ouverte et un peu de travers, en peinture vert foncé sur une peinture bleu foncé ; et on l'a contemplé de là, dans le fond de cette vallée, quand il coulait encore blanc comme sont les eaux du glacier, qui sont des eaux comme du lait. Sur ce fond plat était la route, sur ce fond plat était la véritable route, sur ce fond plat était la voie ferrée ; sur ce fond plat était cette autre fausse route, plus large, plus tortueuse, avec

ses volontés, beaucoup plus large, avec ses fantaisies, prenant en travers de la plaine tout à coup, puis faisant un détour, puis de nouveau serrée tout contre la montagne, comme si elle cherchait l'ombre, puis de nouveau allant droit devant soi. Les villages étaient posés à plat tout auprès des rochers pointus. Des épines de rocs perçaient

partout cette croûte de sable. Une ville se tient là, deux grandes épines de roc se dressent à côté ; déjà elles portaient, déjà elles avaient chacune sa couronne de pierres bâties, l'une le château fort du seigneur, l'autre la maison de Dieu. — Et voilà, déjà ici, partout autour

de moi et en dessous de moi, il y avait des vignes ; ils labourent dedans pour les irrigations et creusent des fossés où ils couchent les ceps afin de rajeunir la sève, travaillant avec peine contre la pente d'ardoises culbutées, et ces carrés de vigne également sont culbutés. Ils tombent, ces carrés, les uns par-dessus les autres, penchant dans des sens différents, des petits hommes noirs dedans, avec une langue qu'on ne comprend pas,

bien qu'elle soit la nôtre — moi, plus haut, sous les pins et tout près le rocher commence, avec la nudité des lieux où trop de soleil donne, et un peu de terre y était, mais elle a été emportée, alors il n'en reste que les ossements. (Tiré du « Chant de notre Rhône » de C.-F. Ramuz)



No 5673 ACF 3. 10. 1939

La chasse est ouverte!

par Strauch



- Salut Louis, tu t'entraînes pour la D.A.P. ?
- Non, je vais à la chasse au blaireau !!



- Sauve qui peut, Ernest, voilà le chevrier !
T'avais pas vu que ces chamois avaient des clochettes au cou ?!



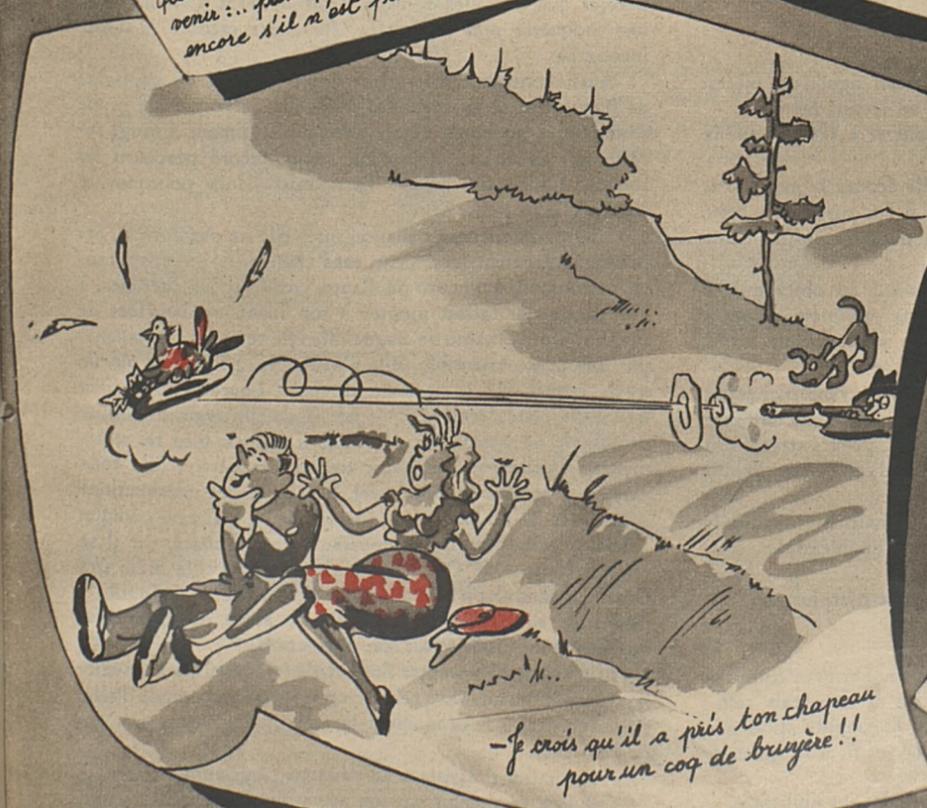
... tout à coup je vois un beau renard qui vient droit sur moi, je le laisse venir :... pan pan !..... et il court encore s'il n'est pas mort de peur !!



- Abou je trouve que ton idée de camouflage ne vaut pas grand'chose !
- Et, si, j'ai déjà deux écrevisses dans le pantalon et une anguille sous le paletot !



- Tu n'as pas l'air de ramener grand'chose papa !?
- Et, un gros rhume !



- Je crois qu'il a pris ton chapeau pour un coq de bruyère !!



- Tu sais, ce sanglier que tu as promis de ramener, ça a tout l'air d'être un canard !



ROMAN INÉDIT D'EDOUARD DE KEYSER

13

— Pas tout à fait, gronda Mme Laurade qui serrait frénétiquement les mains sur un sac de cuir noir. Vous avez causé du mal, vous vous en amusez, et quand le jeu est fini, vous tirez votre révérence ! Est-ce là tout ce qu'on vous enseigne de l'honneur, de la délicatesse d'âme ?

— En arrivant, vous souhaitiez mon départ, répliqua Yvonne avec une moue de lassitude. A présent, vous n'allez pas me le reprocher...

— Nous ne parlons pas la même langue.

— C'est pourquoi d'autres paroles me paraissent superflues.

— Pour l'avenir, je vous souhaite d'avoir un peu de cœur.

— Quelle surprise ! On m'a toujours reproché d'être trop sentimentale !

— Peut-être... Avec d'autres...

— Ceci, madame, découle d'une première erreur, rétorqua Yvonne qui devenait acide. On est bonne; on feint de négliger les distances, et l'on s'en repent.

— C'est vrai, riposta Mme Laurade en faisant un pas pour sortir. Christian les a oubliés. Il aurait dû se dire qu'un garçon intelligent et travailleur doit aimer autre chose qu'une tête vide !

Elle s'arrêta encore, se retourna :

— Par malheur, il y a deux mois que vous devriez avoir quitté Taroudant.

Yvonne abattit la porte derrière elle et se laissa aller sur la chaise longue, en proie à la première fureur de sa vie.

Pendant que se déroulait cette scène, Danielle était revenue au Marahba où la caissière l'avait avertie que le capitaine Bagueville l'attendait au salon.

Un peu avant midi, quand Jacques avait appelé son assistant, il n'avait pas eu besoin d'un long examen :

— Ça ne va pas, mon pauvre Christian ?

Celui-ci essaya de rire. La stupidité de sa jeunesse tentait de donner le change, de faire croire qu'il prenait les événements avec courage sinon avec indifférence.

— Mais si, patron, fit-il d'une voix mal assurée.

— Oui... Tu as appris leur départ... Hier soir, je te l'ai caché, parce que ma cousine me le demandait.

Christian voulut changer de sujet :

— Que désirez-vous patron ?

— Te voir... Te parler de cela, tout simplement. Je vois qu'on m'a devancé.

Il se tut un instant, puis il demanda :

— Qui ?

— Mademoiselle de Crépaille. Elle est venue de la part de son amie.

— Ah !

Ils restèrent muets. Christian baissait la tête. Jacques le considérait avec une pitié presque paternelle.

— Je t'avais dit que le chagrin venait au-devant de toi, dit-il enfin.

Et lui mettant la main sur l'épaule :

— Raconte. Cela te soulagera.

Sans force, avec une pauvre voix de collégien puni, le jeune homme répéta les paroles de Danielle.

— Je vois... ce fut court... sec... Au fond, c'était préférable. Toutes tes illusions, tes pauvres premières illusions, se sont envolées.

Christian fit un effort, haussa les épaules.

— Oh ! Vous savez, patron...

Jacques ne releva pas la rodomontade. Il savait tellement bien que Laurade était prêt à pleurer.

— Voilà, dit-il. Tu es au courant. Ce que je prévoyais, te le rappelles-tu ? Toi, Laurade, moi, Gratinel, nous sommes trop loin de ces demoiselles... Yvonne de Montale a raison. Si elle avait cédé à son penchant — car il a été, il est peut-être encore très réel — elle aurait regretté sa folie. Paris l'appelle. Sa naissance la tient captive. Dans notre sphère, mon petit, il y a tant de femmes qui valent mieux, et que nous pouvons aimer. Maintenant, écoute un conseil... Reste le plus possible près de ta mère. C'est d'elle seule, entends-tu, que peut te venir la consolation... et sans doute l'oubli.

Remonté chez lui, il prit trois minutes pour avaler un œuf et une orange. Bagueville avait-il vu Danielle ? Sans doute... Après ce qu'il avait appris la veille, il ne pouvait plus perdre de temps ! L'irréparable était donc décidé...

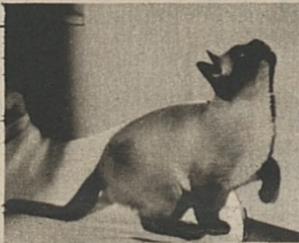
Bêtement, la souffrance de Jacques lui criait qu'entendre la vérité lui ferait du bien, cicatriserait un peu sa blessure...

Mais comment savoir ? Téléphoner à Danielle ? Elle se moquerait gentiment de lui. Peut-être, à l'éclat de sa voix, comprendrait-il qu'elle était heureuse. Et encore ! L'appareil se trouvait près de la réception; on pourrait entendre. Elle répondrait donc froidement... Aller chez son ami ? A l'heure du déjeuner, sa visite aurait l'air d'une enquête.

Bagueville avait-il même trouvé Danielle, puisqu'elle était venue parler à Christian ? Il fallait encore attendre des heures ! De mortelles heures où la pensée tournerait autour de son obsession comme le bourricot autour de sa noria !... Après le déjeuner, le capitaine serait certain de rencontrer Danielle. Jacques ne devait donc pas aller le voir avant quatre heures, à son bureau. Pour s'y rendre, il avait toujours plusieurs prétextes : son arrivée semblerait donc naturelle.

— Elle partira demain, pensait-il. Je ne la verrai plus. Mais si elle l'épouse, si elle vient vivre à Taroudant, je ne pourrai pas y rester. Je me chercherai une autre résidence. Pourquoi pas Casa ? C'est dans les grandes villes qu'on s'étourdit le mieux.

Quand il quitta le Dar Gratinel pour sortir par Bab Kasbah, dépasser la trouée du Marahba et gagner celle qui ouvrait les jardins des Affaires indigènes, il n'était que trois heures. Il se força à marcher encore par les chemins peu fréquentés qui suivaient les murailles. En arrivant aux A. I., il se rendit compte qu'il devait être blême. Les *mokhaznis*



Les chats.

C'est minuit, la rue est déserte,
Le petit village s'endort.
La fontaine, toujours alerte,
Seule chantonne et veille encore.

Un cri langoureux et sauvage
Déchire la paix de la nuit.
Ardent matou, chatte volage,
S'ébattent et mènent grand bruit.

Puis de nouveau le grand silence
S'incline et s'étend doucement.
Un petit falot se balance
Sous les perles du firmament.

C'est la nuit, la rue est déserte
Car le petit village dort.
La fontaine, toujours alerte,
Chante sous le ciel cloué d'or.

A. Margot-Leresche

passespoilés de jaune, qui préparaient leur thé à la menthe à l'ombre d'un figuier, se levèrent.

— Le capitaine de Bagueville est-il là ?

— Oui, Sidi.

Dans le bureau, un sous-officier faisait signer des pièces.

— Je suis à vous, dit Bagueville en levant les yeux.

Ce coup d'œil avait suffi pour montrer à Jacques que la joie ne le transportait pas.

Le sous-officier disparu, Bagueville écouta le motif sans consistance qui amenait Gratinel et il fut surpris de cette visite, au fond de laquelle il voulait découvrir autre chose que de la curiosité.

— Que cache-t-elle ? se demanda-t-il en observant le visage tiré de Jacques. Sommes-nous vraiment deux à l'aimer ? Avec franchise, il aborda le sujet devant lequel son ami hésitait.

— Je dois vous remercier de m'avoir prévenu hier soir...

— Du départ de ma cousine ? N'était-ce pas naturel ?

Il se laissa tomber sur une chaise. Ses yeux s'attachaient distraitemment à une carte de l'extrême Sud, clouée sur le mur blanchi.

— Je l'ai vue tout à l'heure, reprenait Bagueville. Je lui ai dit... la vérité... Je lui ai demandé de m'épouser.

Il s'interrompit.

— Elle a refusé, termina-t-il au bout d'un instant.

Jacques se dressa :

— Refusé !

Sa voix ne décelait aucun triomphe. De quoi aurait-il triomphé d'ailleurs ? Pour lui, ce refus ne changeait rien !

— Sans raison précise, reprenait Bagueville. Elle m'a remercié très gentiment de ma démarche et m'a dit qu'en ce moment elle ne songeait pas à se marier.

Il se tut, comme s'il réfléchissait à des possibilités.

— Elle est excédée par un trop long séjour. Elle a peur de revenir ici en garnison... Ma demande est arrivée à un moment défavorable.

— Oui... A Paris, plus tard...

Le capitaine haussa les épaules :

— Je ne me fais pas d'illusion, quoique je tâche déjà de m'en créer. Elle n'était pas pour moi.

Il s'arrêta encore. Par la fenêtre ouverte, ils voyaient arriver le commandant qui s'arrêtait dans le jardin pour contempler les massifs épanouis.

L'officier prononça :

— Après son départ, rien ne sera changé... Nous restons tous deux ici, comme avant...

— Que voulez-vous dire ? s'écria Jacques qui pâlisait.

— Ne me comprenez-vous donc pas ? demanda Bagueville.

Danielle avait préparé son bagage pendant l'après-midi; elle se sentait mécontente de tout, de sa démarche auprès de Christian auquel elle avait causé une souffrance heureusement moins grave qu'il ne le croyait lui-même, de la visite de Bagueville dont elle prévoyait pourtant la demande, de la réponse qu'elle lui avait faite, d'instinct, sans réfléchir. Pourquoi avait-elle opposé tout de suite un refus tel qu'il ne pouvait plus défendre sa cause ?

Elle s'en voulait de ne pas aller dire adieu à Mme Laurade, mais peut-être une partie de sa méchante humeur contre elle-même venait-elle simplement de ce que, pour la première fois de sa vie, elle avait dû boucler ses valises, soin dont s'était toujours acquittée une femme de chambre.

Au dîner, son silence permit à son amie de parler seule, de supprimer les péripéties du voyage derrière le Grand-Atlas, les surprises de Fez, la joie de revoir Marseille, de sauter dans la rapide pour Paris. Une lettre à la Mamounia ferait expédier directement les malles qu'elles y avaient laissées. Elle oubliait que Danielle avait confié ses bijoux au palace, et cette dernière n'en fit pas mention. Elle se réservait ainsi l'obligation de revenir vers le sud, et de revoir encore la grande ville arabe.

En sortant de table, elle s'excusa: elle souffrait un peu de la migraine, dit-elle, et du reste elles devaient se lever tôt. Elle voulait surtout être seule, réfléchir. Que cette journée avait été longue, en dépit de la rapidité brutale des deux scènes qui auraient dû logiquement se traîner. Elle observa combien on bâcle les démarches et les entretiens qui demanderaient le plus de doigté, de délicatesse et de compréhension. Sa rencontre avec Christian avait été sèche, presque dénuée de cœur. Elle n'avait rien trouvé pour atténuer une peine.

Les précautions oratoires avaient été aussi absentes de ses paroles que de celles de Mme Laurade dont Yvonne, avec une moquerie non dissimulée, lui avait raconté la visite incongrue.

Aussi nettement, elle-même avait répondu au capitaine de Bagueville. Il avait dû croire qu'elle s'effrayait de la vie coloniale et pourtant c'était avec un sentiment étrange — cette joie inconnue, — qu'elle avait encore parcouru les ruelles. L'idée du départ l'attristait. Alors pourquoi se sentait-elle heureuse ?

L'hôtel descendit au silence, mais elle ne put dormir. Ses pensées tournaient lentement, sans changer de sujet, s'accrochant toujours à l'heure où l'auto viendrait les chercher, à l'allégresse qui faisait monter à son front des bouffées de chaleur. Du capitaine de Bagueville elle remontait à Jacques par une pente insensible. Elle n'avait plus pensé à ce qu'elle avait appris sur la terrasse de Mme Laurade. Dans son irritation, cette dernière avait jeté ce qu'elle avait sans doute promis de ne jamais dire. Comme il cachait bien ses sentiments ! Quelle force il avait toujours montrée ! Elle connaissait à présent le motif réel, le seul, de ses interventions successives. Il ne l'avait pas demandée en mariage, quoique la clause testamentaire le poussât à cette audace, car il se rendait compte de l'outrecuidance d'une pareille offre (un Gratinel, candidat à la main d'une demoiselle de Crépaille !) mais il ne voulait pas qu'elle fût à un autre, du moins tant que la chance favoriserait son opposition.

Elle aurait dû accepter Bagueville ! Jacques ne lui avait-il pas prêté qu'au Maroc elle trouverait un mari digne d'elle, et de son rang ? A ce moment-là, prévoyait-il les sentiments de l'officier ?

« Ce matin, il assistera au départ », murmura-t-elle.

Celui-ci ne retenait pas son attention. Il semblait reculer dans le temps et l'espace, comme un événement incertain, soumis à des influences nombreuses. Au contraire, sa joie demeurerait inaltérée. Elle s'en étonna tout à coup, chercha le motif de cette tiédeur délicate de l'âme, se demanda si elle ne dérivait pas à son insu de la certitude d'un prochain

retour en France. Mais non ! Elle l'avait ressentie avant qu'Yvonne l'eût suppliée de partir !

Et soudain une lumière éclaira son esprit. Par une inconscience à laquelle elle n'avait pas pris garde, elle avait ressenti cette joie sur la terrasse du Palais Gratinel, au moment même où Mme Laurade, au vrai sens, la chassait...

En une seconde tout s'illumina. Oui ! Elle venait d'apprendre que Jacques l'aimait ! Cela seul avait pu subitement créer en elle l'alléluia qui l'avait surprise.

Des détails revinrent en foule. La quiétude merveilleuse qui l'avait apaisée quand elle était montée la première fois chez Jacques, le jour de son arrivée... L'appel intérieur que le simple nom de Taroudant exerçait sur elle. Sa contrariété vague, lorsque Jacques ne venait pas chez le commandant, l'entrain qu'elle retrouvait pour la conversation quand il paraissait... le bonheur sans mélange, et surtout dans un nuage d'ennui, qu'elle avait goûté pendant son séjour dans cette petite ville arabe moins attirante que Marrakech, privée de ressources, coupée de la vie européenne, cette petite ville qu'Yvonne — qui n'aimait pas — avait bien raison de vouloir fuir !

Yvonne, qui n'aimait pas... Les nerfs tendus, elle murmurait les paroles... De les entendre ; elle leur trouvait une signification nouvelle.

Yvonne, qui n'aimait pas Mais alors !... Elle aimait Jacques !... Cela était né depuis son débarquement, depuis qu'elle avait vu en son cousin un autre homme, qu'elle avait pu étudier, admirer son énergie, la solidité de son œuvre, son sens humanitaire si profond, sa bonté toujours en éveil !...

Elle se leva, passa un peignoir, s'assit dans le fauteuil. Elle ne doutait même pas de ce qu'elle venait de découvrir, mais c'était si grave, si définitif qu'elle voulait méditer sans retard. Du reste, elle ne pourrait pas dormir...

Peu importait qu'elle eût ensuite une mine lasse et des yeux cernés ! Son cœur chantait ! L'amour inopinément dévoilé grandissait, s'imposait, s'établissait en maître. Il fallait en envisager les conséquences. Et d'abord était-elle certaine que cet amour fût né au Maroc ? Dès Paris, lorsqu'elle détestait Jacques, cherchait à le brimer, puis découvrait, boulevard Lannes, ce qu'il était réellement, la tendresse ne commençait-elle pas à s'implanter en elle ?

Elle aimait ! Quelle vérité admirable ! Et il l'aimait aussi, depuis longtemps !...

Elle ne partirait pas avec Yvonne. Sans doute retournerait-elle à Paris, mais plus tard. Plus tard... Elle devait d'abord éclaircir cette situation, décider l'avenir. A son amie, elle dirait qu'il était nécessaire de repasser par Marrakech. L'explication était sans réplique... Elle ne parlerait pas de Jacques. Elle continuerait à peindre... En réalité, elle se rendrait à Casablanca dès que tout serait conclu, mais seule, afin de rester en tête à tête avec ses pensées, qui étaient désormais couleur d'aurore.

— J'irai trouver Mme Laurade. Elle me comprendra. Elle expliquera tout à Jacques.

Elle prononça :

— Madame Gratinel...

Ce nom, dont son cousin lui avait un jour détaillé le ridicule, produisit un son nouveau, autrement habillé. Qu'était-ce qu'un nom ? Si l'on s'en tenait aux consonances, Crépaille n'était-il pas aussi nul, dénué de sens, dépourvu d'origine, que Gratinel ? Ce qu'il fallait, c'était de l'amour, de l'entente, une belle famille !... Du bonheur ! Après cela, que lui importerait les ricanements de quelques arrières du Faubourg, du Huitième, ou du Seizième ? Au surplus, elle vivrait au Maroc, une grande partie de l'année...

Elle s'endormit dans le fauteuil, un sourire d'extase sur les lèvres, en imaginant de quelle manière elle arrangerait le premier étage du Palais Gratinel.

A six heures, elle fut réveillée par le froid, défit son bagage, remit tout en place et lorsqu'on lui porta son déjeuner, elle fit dire à Yvonne de venir la voir.

Celle-ci remarqua tout de suite la valise vide et s'arrêta, bouche bée.

— Oui. Je reste, dit simplement Danielle. J'ai réfléchi. Je ne veux pas encore rentrer en France. Tu partiras seule... Une lettre des A. I. te précède partout. Tu seras très bien reçue. Le général qui commande à Fez nous attend. Tu m'excuseras.

Yvonne retrouvait la parole.
— Tu as perdu le sens !... Demeurer dans ce patelin !
— Des projets de peinture. Je retournerai peut-être à Tiznit.

— Tu n'as tout de même pas l'intention d'exposer !
Danielle partit d'un éclat de rire :
— Je suis capable de tout.
Redevenant sérieuse :
— Je te dirai au revoir ici. Je ne veux pas assister à ton départ.

— Pourquoi donc ?
— Le capitaine sera là. Après ma réponse d'hier, je n'ai plus rien à lui dire.

— Raison de plus pour te sauver d'ici, choisir une autre oasis !... Une autre asile d'anachorète !

Elle cachait mal son dépit. Une randonnée de sept ou huit cents kilomètres, dans la partie la moins civilisée du Moghreb, ne lui disait rien. Danielle fut certaine qu'arrivée à la bifurcation, sous le Tizi N'Test, elle donnerait au chauffeur l'ordre d'abandonner la route d'Ouarzazate et de se diriger sur Marrakech.

— Il faut que je me hâte. La voiture sera là dans trois quarts d'heure. Je viendrai te dire adieu.

Elle ne sortit de l'hôtel qu'après avoir entendu arriver l'automobile. Christian n'était pas venu. Par contre, Bagueville et Gratinel attendaient.

— Danielle est-elle prête ? demanda Jacques.
— Non ! Figurez-vous ! Je suis seule, trancha Yvonne avec un petit ricanement. Elle veut encore rester. Des aquarelles... Tiznit... Que sais-je ? Je suis bien tranquille. Elle va me rejoindre à Casa !

— Etes-vous contente de retourner en France ?

— Je suis Parisienne !

Comme si elle leur confiait un grand secret :

— Pour la première fois, je comprends qu'on dise Paname... et avec amour...

Elle n'eut pas un mot pour Christian. La romantique l'avait oublié. Lorsque la voiture tourna derrière la muraille d'enceinte, les deux hommes quittèrent l'hôtel. Hors de la porte percée dans le rempart, et au-dessus de laquelle une dizaine de cigognes menaient un tapage d'enfer, ils se serrèrent la main et s'éloignèrent sans avoir prononcé un mot.

L'officier se disait-il que Danielle avait peut-être compris la brusquerie exagérée de sa réponse, et qu'il pouvait encore en tirer un espoir ?

Jacques, lui, se répétait :

— Si elle est restée, c'est que l'exécution de son plan n'est pas complète. Elle ne m'a pas fait assez souffrir.

*

Lorsque Danielle entra, Mme Laurade instillait du collyre dans les yeux des enfants. Elle demeura figée, le compte-gouttes en l'air. Puis retrouvant ses esprits :

— Vous ne partez donc pas ? s'écria-t-elle.

Elle examinait la mine un peu battue, mais radieuse, de la jeune femme.

— Et l'autre ? Votre amie ?

— Elle est sur la route du Sous. Peut-être m'en irai-je demain... Auparavant, je veux vous parler.

— Vous m'auriez aussi bien trouvée hier après-midi ! bougonna Mme Laurade.

— Je suis venue pour avoir cette conversation.

— Ici !

— Pourquoi pas ? Nous irons au parloir. Personne ne nous y dérangera.

Mme Laurade avala sa salive, haussa légèrement les épaules, répondit enfin :

— Laissez-moi finir mon travail.

— Je vais vous aider.

— Si vous le voulez.

Elles continuèrent leur tâche en silence. Danielle avait posé son chapeau sur une chaise. Les petits Arabes la regardaient avec des sourires complices.

— Voilà, fit Mme Laurade en se levant et en lissant sa jupe. Je conduis cette marmaille à une sœur et je vous rejoins.

Elle parlait avec autorité, un peu comme on s'adresse à une coupable. Puisque Danielle de Crépaille était pour Jacques une source de souffrance, elle méritait naturellement une condamnation ! D'ailleurs que voulait-elle dire encore, après le congé en règle qu'elle avait reçu ?

— Je vous écoute, fit-elle sans aménité, en refermant la porte du parloir.

— J'ai voulu vous expliquer le motif qui me retient ici.

— Il doit être important, mais j'ai peur de le deviner.

— Vous ne le pourriez pas, madame.

« ROMÉO ET JULIETTE AU VILLAGE »

dégagé de son récit d'amour villageois de fortes silhouettes. Ce Sali Manz et cette Vréni Marti qui s'aiment malgré tout ce qui peut les séparer, et qui préfèrent mourir plutôt que de renoncer à vivre ensemble, devaient tenter le crayon de Gimmi. Les lithographies de ce peintre qui vit actuellement en Suisse romande, ont une force et en même temps une harmonie extraordinaires ; elles s'accordent pleinement avec le texte qu'elles illustrent et contribuent à donner à cet ouvrage des Editions Skira une valeur de plus.



Ruinés par leur procès contre les Marti, les Manz se sont établis en ville, reprenant une triste auberge sans clients. Manz y trouva bientôt l'existence insupportable. « Pensant aux vastes espaces des champs, il fixait d'un air hébété le plafond ou le plancher, ruminait son malheur... »

A la liste déjà longue des œuvres qu'elles ont publiées avec tant de goût et de soins, les Editions d'Art Albert Skira, à Genève, viennent d'ajouter l'une des plus touchantes nouvelles de la littérature suisse allemande : « Roméo et Juliette au Village » de Gottfried Keller. « C'est, selon les termes du préambule, une histoire véritable qui prouve combien les fables sur lesquelles s'échafaudent les grandes œuvres du passé, sont profondément enracinées dans la réalité humaine. » Dans cette langue simple et savoureuse à la fois qui lui est particulière et que le traducteur, M. Richard Walter, a fort bien su rendre, Keller a



Malgré le malheur qui les a séparés, Sali et Vréni se sont retrouvés. Ils s'aiment, ils vont danser. Désirant acheter une paire de chaussures à la jeune fille, « Sali s'agenouilla, prit la mesure le mieux qu'il put, au point le joli petit pied en long et en large à l'aide d'une ficelle. »



Sali et Vréni étaient sortis du « Petit Paradis », l'auberge où ils venaient de danser. Il faisait grand clair de lune. « Ils se trouvaient devant la maison. Vréni l'encercla de ses deux bras, s'enlaca à lui de tout son corps souple et tremblant, pressa contre le visage de Sali sa joue brûlante, mouillée de larmes. »



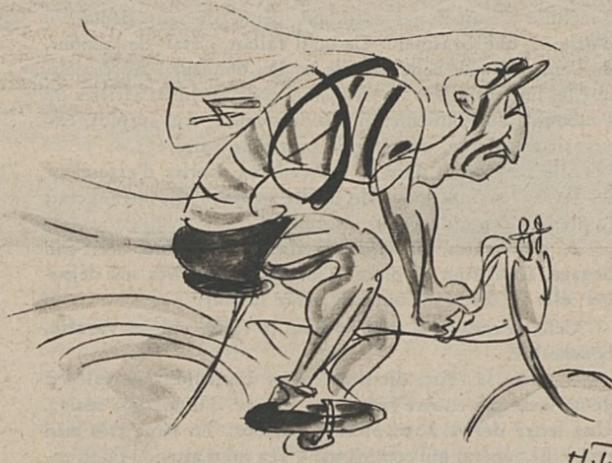
Plus tard, quand on eut découvert les cadavres, on avait de la cité, et qu'on eut appris leur origine, on put lire dans les journaux que deux jeunes gens, enfants de deux familles ruinées et misérables, séparés par une haine implacable, avaient cherché la mort dans les eaux après avoir dansé joyeusement tout un après-midi... »

VELOCIPEDOMANIE

Je ne sais si c'est une idée, mais le vélo s'impose à l'humanité, sans doute parce qu'on n'a plus d'auto ou parce qu'on veut économiser ses semelles. Pendant la belle saison, le sport cycliste enthousiasme les foules, et il ne se passe pas de dimanche qu'on n'organise un circuit, un tour de quelque chose ou un critérium bien tassé. Il y en a pour les amateurs, les juniors et les vétérans. On distribue des dossards et les commissaires s'en vont le long de la route surveiller la régularité de la course.

Le cycliste a un type très marqué. Il a le dos rond, de grosses cuisses et des mollets qui semblent taillés dans du bois. Il est chaussé de fines chaussures lacées jusqu'au bout et arbore un maillot très coloré. Son vélo est léger et muni des derniers perfectionnements. Dès lors, il suffit d'indiquer au cycliste le trajet à suivre et le voilà qui se lance, tête baissée, à la suite des autres ou bien il prend lui-même la tête de ce qu'il est convenu d'appeler le peloton. Il y a des professionnels et des amateurs. Les professionnels sont, paraît-il, moins commodes et plus exigeants. Comme les vedettes de cinéma ou de music-hall, ils ont des prétentions. Pour les guérir, il paraît qu'il suffit de les suspendre. Un coureur suspendu, on le conçoit aisément, ne peut plus pédaler. Cela doit être très pénible.

J'ai assisté, dernièrement, à un critérium. Pour occuper les loisirs d'un public nettement masculin, encore qu'on y vit pas mal de « permanentes » de tout poil et de toute couleur, vingt-huit spécialistes de la pédale se sont élancés pour faire 135 fois le même parcours de 740 mètres. A mon avis, c'est beaucoup, mais il paraît que, peu à peu, les coureurs s'y habituent et sont tout contents de revoir les mêmes visages. Pour varier les plaisirs, ils ont la faculté de se détacher du peloton, de s'échapper, de se



faire rejoindre, de se faire doubler et d'abandonner à la porte d'un café. Il en est qui crèvent. Cette crevaillon qui n'affecte que le boyau surmené de leur petite reine d'acier, fait les délices des copains qui, lâchement, en profitent. Mais c'est le jeu et on entend le long des palissades hurler des « hop ! hop ! » frénétiques qui me confirment cette opinion que le vrai sportif n'est pas celui qui court, mais bien celui qui regarde.

Cela est vrai aussi au foot-ball, où souvent je me diverte à entendre des messieurs ventrus, les deux mains calées sur leur canne du dimanche, hurler des imprécations à l'adresse des joueurs maladroits ou de l'arbitre qui, à force de siffler, finit par se faire traiter de laitier.

Au terme de la course, il y a un vainqueur. Il est essoufflé et même un peu sale, mais il est content et reçoit, avec un baiser chaste et pur, un énorme bouquet dont il ne sait que faire aussitôt accompli ce qu'on nomme avec emphase le tour d'honneur. J'ai même eu le plaisir unique, pour la première fois de ma vie, de présider à la distribution des prix décernés à des coureurs cyclistes. J'avais eu, face à moi, de gentils garçons, lavés et peignés, souriants et même timides. Je leur ai dit tout le bien que je pensais du vélo en particulier et de la bicyclette en général. Je les ai encouragés à faire mieux la prochaine fois. Sur quoi, ils se sont emparés de leurs prix avec une joie enfantine. Le vainqueur est parti avec, dans les bras, un superbe poste de radio. Le suivant a empoché, si je puis dire, un « servir-boy », le troisième s'en est allé à pied avec un cadre de vélo sans roues ni pneus, tandis que le quatrième serrait sur son cœur une énorme pendule qui ne s'arrêtait pas de sonner.

Les coureurs cyclistes m'ont paru être de gentils garçons. Ils tiennent à leur bonne réputation et respectent les règles de la courtoisie sportive. C'est un spectacle réconfortant. Une telle course cycliste, de tels coureurs mignons et aimables, cela console des frasques quotidiennes des quatre-vingt mille cyclistes genevois qui, tous les jours, entremêlent sur la chaussée les critériums les plus affolants, les sprints les plus insolents et les acrobaties les plus folles. Jean Valère.

— J'ai eu l'imprudence de vous dévoiler les sentiments de votre cousin. Vous avez jugé qu'il était désirable de continuer le jeu !

— Je suis venue vous confier autre chose, et demander votre aide.

— Mon aide ! Pour le coup, voilà qui est inattendu !

— Vos paroles m'ont ouvert les yeux. A quoi bon des phrases ! J'ai découvert que j'aimais Jacques. Comprenez-vous, madame ! Je l'aime ! De toute mon âme...

Mme Laurade s'approcha, la saisit par l'épaule, la fit pivoter à demi.

— Tournez-vous. Laissez-voir vos yeux. Me débitez-vous un nouveau mensonge ?

— Je ne vous ai jamais menti... Ni à lui...

Malgré la volonté de Mme Laurade remontait la sympathie qu'elle avait d'abord ressentie pour la jeune femme.

— Il faut me croire ! continuait Danielle. Il faut me croire parce qu'alors, tout peut devenir beau ! Réfléchissez ! Taroudant n'est pas un endroit de longue villégiature ! Mon amie croyait s'y plaire et elle s'y est vite ennuyée.

Elle avait eu tort de citer Yvonne. La rancune de Mme Laurade perça aussitôt.

— Votre amie ! Parlons-en ! Puisqu'elle est votre amie, que vous la traitez comme telle, ne lui ressemblez-vous pas ?

Elle se laissait emporter, sans craindre d'attirer une religieuse.

— Je la hais, entendez-vous ! Mon fils lui demandait-il quelque chose ? Elle a vu que ce brave garçon sans expérience s'amourachait d'elle... Pourquoi ? Qui le saura jamais ? Elle n'a rien pour se faire aimer ! Rien !... Elle s'en est amusée. Elle lui donnait de l'espoir, pour lui faire dire un jour : « la plaisanterie est terminée. Je pars. Ne venez même pas me dire adieu. » Je la hais !

Danielle attendait la fin de la diatribe; quand Mme Laurade se tut, elle reprit d'une voix pathétique :

— Vous ai-je donné l'impression de vouloir quitter cette ville ? Ici, chaque matin, vous avez pu m'étudier. Osez-vous dire que je lui ressemble ?

Butée, Mme Laurade garda le silence.

— Je suis venue vous trouver, madame, parce que j'ai confiance en vous, parce que je connais l'amitié, la vénération que Jacques vous porte.

Un rire court et sarcastique l'interrompit :

— Tiens ! Vous l'appellez Jacques ! Ce n'est plus « mon cousin ».

— Ne vous moquez pas, je vous en supplie. Vous m'avez révélé qu'il m'aime, qu'il souffre... Je viens vous avouer que j'ai fait en moi cette découverte merveilleuse, contre laquelle tout se ligait, à laquelle mes yeux restaient obstinément fermés. Je l'aime aussi ! Je veux partager sa vie de travail, de lutte, de solitude s'il le faut... Vous pouvez faire éclore deux bonheurs...

— Votre devoir est très simple ! Allez chez lui ! Vous le trouverez dans son bureau. Dites-lui tout ceci !...

— Il ne me croira pas ! s'écria Danielle en lui saisissant les mains. Vous le savez ! Il me repoussera. Il se figurera que je me moque !

— N'est-ce pas vrai ?

Danielle serrait frénétiquement les poignets de la vieille dame. Toute son espérance reposait sur cette intervention; elle seule pourrait persuader Jacques de ce qu'il était le plus incroyable et pour lui, le plus inadmissible. Sans le savoir, Danielle faisait mal, mais Mme Laurade ne disait rien, ne tentait pas de se dégager, ne cherchait qu'à découvrir la sincérité de son interlocuteur et commençait d'ailleurs à être ébranlée.

— Je l'aime sans doute depuis longtemps... Depuis Paris... Le sais-je ? Je nourrissais en moi de l'animosité, du ressentiment... Je l'accusais de s'ingérer dans mes affaires. N'aurais-je pas dû me demander ce qui le faisait agir ?

— Vous vous passiez bien de lui ! S'il n'avait dépendu que de vous, il n'aurait jamais franchi votre seuil.

— Pourquoi suis-je venue au Maroc ? Pourquoi me suis-je fixée à Taroudant ? Pourquoi, hier, ai-je refusé la demande du capitaine de Bagueville ?... Il faut me croire, madame, Jacques peut être heureux ! Puisqu'il m'aime. C'est vous qui me l'avez dit ! Il est tellement fort, il a tant de puissance sur lui-même que je n'avais jamais pu m'en douter.

— Parce que vous étiez aveugle !

— Vous pouvez nous rendre heureux. Refuserez-vous ? Elle se tut, libéra les mains de Mme Laurade. Celle-ci la regarda encore, vit des larmes perler au coin des paupières.

— Je tâcherai de lui expliquer, prononça-t-elle enfin.

— Oh ! Merci !... Vous lui parlerez aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Je ne quitterai pas l'hôtel... Si vous saviez comme je souffrais à la pensée d'abandonner Taroudant !

Mme Laurade se dirigeait vers la porte du parloir. D'un coup d'œil, Danielle fit le tour de la pièce luisante, avec ses chaises rangées le long des murs; elle fixait dans ses souvenirs le décor où elle était venue conquérir le bonheur.

— Encore une demande, dit-elle très vite, comme Mme Laurade sortait sans se retourner.

— Dites.

— Plus tard, pourrai-je espérer votre amitié ? Comme Jacques ?

La vieille dame eut une moue de surprise.

— Y tenez-vous donc, mademoiselle de Crépaille ?

— Avant tout autre, car je sais ce que vous et votre mari avez été pour lui.

Un pâle sourire passa sur les lèvres de Mme Laurade.

— Pour devenir votre amie, il faut que je le sache d'abord très heureux...

Dans la cour, elle attendit que Danielle se fût éloignée. Elle resta encore auprès des enfants, et bavarda quelques minutes avec la Supérieure que cet entretien dans son parloir intriguait mais qui refoulait sa curiosité avec beaucoup d'énergie. En rentrant chez elle, elle vit son fils sortir sa valise d'un placard.

— Le patron a presque décidé d'aller en inspection, maman.

— Bon. Descends lui dire que je voudrais lui parler après le déjeuner.

Contrairement à son habitude, il ne l'avait pas serrée dans ses bras. Elle le regarda partir plus lentement, plus lourdement qu'à l'ordinaire et pensa : « Ce chagrin s'apaisera... Cette créature n'avait rien pour fixer un grand amour... Mais les parents subiront toujours le contre-coup des déceptions amoureuses. » Elle sourit et marmotta : « J'ai confiance en lui. Avant huit jours, il m'embrassera comme autrefois. » Et avec de l'attendrissement dans son sourire : « L'imbécile ! Suis-je pour quelque chose dans la sottise qu'il commettait ?

Jacques monta à une heure. Il avait son visage des mauvais jours, ses tics de la bouche qui généralement n'annonçaient rien de bon.

— Vous désirez me parler ? demanda-t-il.

— Oui... Christian, nous n'avons pas besoin de toi.

Ils attendirent que le jeune homme fût sorti de l'appartement. Aïcha, qui voulait apporter le café et les liqueurs, fut congédiée.

— Je suppose qu'il s'agit de ma cousine, commença Jacques sèchement. Avez-vous appris qu'elle n'est pas partie avec Yvonne de Montale ?

— Je l'ai vue au couvent.

— Elle est allée au couvent !

— Elle voulait me charger d'un message.

— Pour moi ?

— Oui.

Il éclata :

— Je me doutais bien que sa résolution subite cachait une manigance !

— Asseyez-vous, Jacques... Vous êtes nerveux, et il s'agit de discuter avec calme.

— Vous avez un message. Dites-le moi.

— Il est très simple. Nous avons discuté assez longuement et elle m'a paru sincère.

— Que vient faire sa sincérité en tout ceci ! lança-t-il avec irritation.

— Elle venait m'expliquer pourquoi elle n'était pas partie. D'abord je dois avouer qu'elle connaissait votre amour.

— Je savais qu'elle l'avait deviné ! Et qu'elle agissait en conséquence !

Elle l'interrompit à mi-voix, confessa :

— Elle ne l'avait pas deviné. L'autre soir, sur la terrasse, je me suis laissé entraîner par mes paroles. Je vous voyais malheureux. Christian aussi... Je lui ai dit qu'elles devaient partir, et comme elle ne paraissait pas comprendre, je lui ai crié... la vérité...

— Ceci devient plus grave, prononça-t-il d'une voix terne. Quel est son message ?

— Je vous ai dit qu'elle paraissait sincère, Jacques.

— Oui... oui, fit-il plus haut. Ce message ?

— Elle m'a demandé de vous apprendre qu'elle aussi avait vu clair dans son cœur.

Il sauta sur ses pieds, éclata d'un rire bruyant, qui siffla entre ses dents serrées.

— Et qu'elle m'aimait, n'est-ce pas ? lança-t-il enfin. Je parie que j'ai deviné !

— Oui... Elle m'a dit...

— Et vous l'avez crue ! Elle vous paraissait sincère !... pauvre amie !...

— Pourquoi ne pas lui parler ? Vous jugeriez vous-même. Il s'arrêta de marcher dans le salon.

— Pourquoi est-elle venue vous trouver, quand j'étais dans les mêmes bâtiments ? Voyons ! Comment pouvez-vous être aussi naïve ? Son plan saute aux yeux ! Au fait de mes sentiments, elle veut s'en moquer ? Elle a retardé son départ d'un jour. D'un seul jour, entendez-vous ! Et d'accord avec l'autre chipie ! Histoire de s'amuser à mes dépens ! De me faire du mal ! Encore du mal !

Il vint à elle, la regarda dans les yeux :

— Je ne suis pas un enfant, chère amie, dit-il avec plus de calme. Son invention pêche par la lourdeur. D'elle, j'attendais mieux.

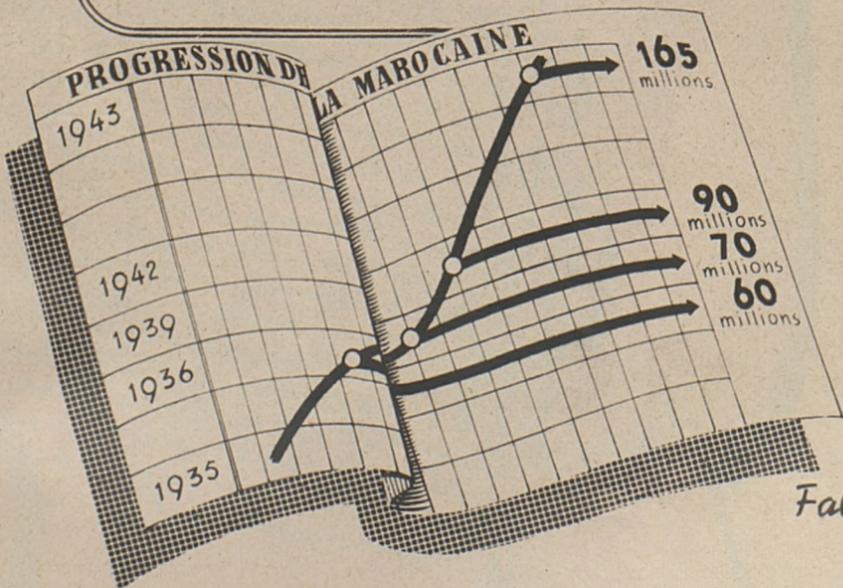
— Elle n'a pas l'air de vouloir quitter Taroudant, balbutia Mme Laurade toute retournée par l'exaltation de Jacques.

— Mais moi, je pars. La mine de molybdène m'attend. Dans une heure, je serai loin. Là-bas, je me sentirai à l'abri. Si elle s'obstine à rester ici (mais j'en doute), vous m'enverrez un télégramme. J'irai voir le cobalt du côté de Zagora. En ce cas, je vous écrirais ce que vous devez m'expédier, comme bagages et comme archives. Ah ! Encore un point important...

(Suite et fin jeudi prochain)



L'enfilage du tabac dans la vallée du Rhône demande le concours d'ouvrières expertes. Armées de longues aiguilles elles rassemblent les feuilles en guirlandes qui seront suspendues dans les séchoirs. Il faut travailler vite avant que le tabac ne brunisse, et pendant la récolte, des centaines d'ouvrières sont occupées dans les installations de la Maison Vautier. Les tabacs les meilleurs et les plus délicats sont réservés à la fabrication des cigarettes MAROCAINES.



Fabricants de tabacs depuis plus de cent ans

Pour sortir en taille, rien n'est plus pratique qu'une petite robe tailleur, faux deux-pièces ou robe-manteau, légère et souple, que l'on peut porter du matin au soir. Tous ces modèles, à la fois jeunes et faciles à porter, peuvent être réalisés en lainage léger, flanelle, jersey, mousseline ou crêpe de laine, ou bien en tissu d'été: toile, shantung, albène ou surah.



2

1. Robe de toile de laine. Le corsage est éclairé d'un col de piqué blanc. Jupe à plis devant.

2. Charmante robe en fin lainage entièrement plissée. Empiècement piqué corsage et jupe.

3. Cette très jolie robe est en lainage écossais. Empiècement et bande dans le bas de la jupe en lainage uni. Ceinture en cuir.

4. Robe-tailleur en jersey de laine, très ajustée à la taille. Martingale. Jupe à plis devant.

5. Une élégante robe à grand empiècement rond prenant les épaules. Jupe en forme et légèrement froncée.



3



1



4



5

CE QUI EST A LA MODE

LE TAILLEUR FÉMININ

Même lorsqu'elle semble marquer un temps d'arrêt, de stabilité, la mode ne cesse d'évoluer, de se transformer par des nuances, des raffinements, des traits légers, parfois à peine indiqués. Et jamais elle ne sera demain semblable à ce qu'elle est aujourd'hui. Cette gracieuse silhouette, à la ligne jeune et nette, c'est de la tête aux pieds, la mode à Paris — c'est-à-dire un ensemble charmant de détails très étudiés qui forment un accord parfait. Le turban drapé en hauteur laisse voir peu de cheveux et encadre un visage au fard léger : les yeux sont tracés mais pas ombrés, le rose pâle des lèvres est assorti à celui des ongles et semble naturel, le teint est transparent. Le chemisier de ton vif dont on voit le petit col ras du cou retrouve sa teinte sur le drapé du turban, les gants, la garniture du sac, les chaussures. La jaquette aux épaules rondes, aux étroits revers montés bas, doit son ampleur à des légères fronces au-dessus de la ceinture. Elle est fermée par trois boutons. La taille est souple, plongeante en arrière, nettement creusée par devant. Les poches sont près de la ceinture, la basque molle, assez longue. Ce mouvement de souplesse et d'ampleur de la jaquette se retrouve dans la jupe. Celle-ci est entièrement à plis ronds. Un peu de tissu semblable à celui du tailleur, bordé de cuir assorti à la blouse et au turban, des chaussures exécutées sur des semelles de bois très évidées à talon marqué, complètent l'ensemble.

MOINS CHAUD

UNE ROBE DE JERSEY EST INDISPENSABLE



6



7



8



9

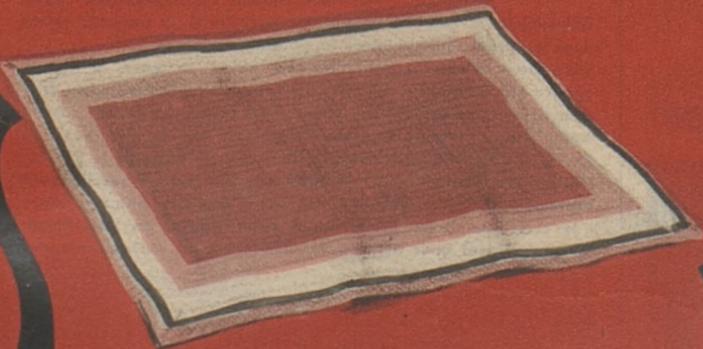


10



UNE TABLE DOIT ÊTRE ACCUEILLANTE

C'est par mille petits détails que vous donnerez à votre maison un aspect raffiné : fleurs bien disposées, cendriers de bon goût, éclairage agréable. N'oubliez pas non plus les napperons ou gai au plateau du goûter ou du petit déjeuner. Voici un modèle extrêmement simple. Il pourra servir à volonté de dessous de plateau ou de centre de table. Il est d'une exécution rapide. Sa beauté dépend des matières employées et du choix de leurs coloris. Il est composé d'un rectangle de toile de lin pain brûlé d'environ 26 cm. sur 20 cm. bordé de trois galons en fil de lin de 2 cm. de largeur chacun : l'un vert, l'autre jaune d'or, le troisième feu. Les angles de ces galons montés en biseau sont absolument plats et les coutures d'assemblage faites sur l'envers à tout petits points sont invisibles.



6. Robe en lainage. Corsage ajusté par des pincés. Groupe de plis de chaque côté de la jupe.

7. Charmante robe de lainage écossais, très jeune d'allure. Corsage ajusté. Jupe plissée.

8. Robe-tailleur à larges revers, très ajustée à la taille, fermée par quatre boutons. Petite basque de chaque côté.

9. Cette robe de flanelle a des revers longs et étroits. Elle s'ouvre sur un gilet de lingerie.

10. Robe jersey boutonnée devant. Corsage souple, décolleté en pointe. Jupe légèrement froncée.



Dès les premiers frimas, vous apprécierez cette nouvelle Combinaison-jupon YALA en jersey interlock rayonne. Mate à l'extérieur et molletonnée à l'intérieur, elle vous donnera une sensation de chaleur confortable. Sans coupons! Pour la compléter, la culotte YALA assortie, qui moule étroitement et donne délicieusement chaud.

Fabricants:
JAKOB LAIB & CO., AMRISWIL



TINTENKULI

STYLO-A-POINTE



EXIGEZ L'ANNEAU ROUGE
AVEC L'EMPREINTE TINTENKULI

PRIX Fr. 13⁵⁰



Cuisinières, femmes de chambres, ménagères, seront trouvées rapidement par une annonce dans le réputé Indicateur des places de la « Schweiz. Allgemeine Volks-Zeitung », Zofingue. Tirage 111.000. Clôture des annonces: mercredi 11 h. Observez l'adresse exacte:

Schweizer. Allgemeine Volks-Zeitung, Zofingue (Argovie)

SOLIS
COUSSIN ÉLECTRIQUE réglable à 4 degrés

depuis frs. 26.40 modèle plus simple depuis frs. 20.40



Article réclame:
COUVERTURES EN PIQUÉ
sans augmentation de prix jusqu'à épuisement du stock, superbe damas, entièrement laine, sans coupons, 130/160 cm., seulement fr. 27.50 la pièce. Demandez échantillons! MULLER, literie, Staffelbach (Argovie).



*J'ai sauvé
des centaines de femmes...*

J'étais désespérée de ne pas être jolie... et pourtant mes traits ne sont pas si irréguliers, ni mon nez si gros, ni ma bouche immense. Mais voilà, mon teint gâtait tout, mon teint gris, fade, misérable, malgré les produits les plus chers. Eh bien! C'est en suivant le traitement Gauthier au lait de concombre alterné de Rose Milk que peu à peu, j'ai vu ma peau se velouter, mon teint prendre un éclat inespéré. Toutes mes amies, et j'en ai, ont vu ma transformation. Et c'est par centaines que je les ai tirées du doute, du renoncement même, en leur prouvant le résultat de ma persévérance et surtout de ma confiance entière dans les vertus naturelles du traitement Gauthier.

GAUTHIER

Le spécialiste du teint

En vente partout
En gros: 14, place Longemalle, Genève.



Cuir véritable

Frs. 56.-

JAEGER

l'élégante pendulette de qualité
Autres modèles à partir de Frs. 23.-, impôt compris
Tous les cadrans sont avec radium.

Voici comment vous devez nettoyer
votre dentier
disent les dentistes



Stera-Kleen nettoie les fausses dents sans brosse. Plus de 10.000 dentistes ont essayé ce produit et ont reconnu ses qualités. Tous déclarent que Stera-Kleen constitue de loin le meilleur moyen pour nettoyer les dentiers. **N'altère absolument pas le dentier.**

Versez un peu de Stera-Kleen dans un verre d'eau tiède, brassez vigoureusement et mettez-y ensuite les fausses dents, le dentier, le bridge, etc. pendant la nuit ou pendant que vous vous habillez. Ne brossez pas. Rincez

simplement, et vous constaterez la fraîcheur et la propreté, même dans les recoins qu'une brosse ne pourrait atteindre.

Stera-Kleen enlève les taches les plus noires, le tartre, le film et tout ce qui est nuisible à l'éclat des dents. Il supprime l'odeur et le goût désagréable des dentiers malpropres. Le dentier devient comme neuf, lisse et agréable à porter. Stera-Kleen est une découverte du Dr. L.-W. Sherwin, spécialiste célèbre pour l'hygiène de la bouche. Un dentiste connu écrit: « A tous mes patients, je recommande expressément le Stera-Kleen ». Un autre praticien éminent écrit: « Je crois que notre profession a enfin trouvé, en Stera-Kleen, le moyen idéal pour nettoyer les dentiers ». En vente dans toutes les pharmacies et drogueries.

Petit modèle . . . fr. 1.80

Grand modèle . . . fr. 2.80

REPRÉSENTANT GÉNÉRAL
F. UHLMANN-EYRAUD S.A., GENÈVE-ZURICH

Stera-Kleen
MARQUE DÉPOSÉE

IMAGERIES RUSTIQUES

NOCTURNE

Nuit en pleine campagne.

L'obscurcissement a cet avantage qu'il restitue à la nuit sa beauté originelle : beauté des ténèbres étoilées, des lacs de lumière lunaire et des mystérieuses vallées d'ombre. Cela, parce que les étoiles, la lune, et les vers luisants se fichent éperdument des prescriptions fédérales.

Tout d'abord la nouvelle lune lorgne la terre de côté, d'un regard biais; puis, s'hardissant, elle la regarde de plus en plus en face, jusqu'à la nuit où elle ouvre tout rond son gros œil, étonnée de voir tout ce qui se passe sur la planète à laquelle le sort l'a liée pour l'éternité. C'est alors que peu à peu elle s'en désintéresse, ne la dévisageant plus que d'un œil fatigué, sous sa paupière tombante, hésitant chaque nuit davantage à sortir de derrière l'horizon.

Jusqu'au jour où, reprise par sa curiosité naturelle, elle recommence son petit manège oculaire.

Minuit : les clochers récitent leur plus longue tirade, celle qu'ils ont apprise par fragments tout au long du jour. Douze coups, comme les douze pieds sonores d'un majestueux alexandrin hugolien.

Puis, la campagne retombe dans le silence, dans un silence absolu, comme si tout était à recommencer, depuis la genèse du monde.

Je songe que dans les villes commence la ronde des sonneries des réveille-matin : ceux des garçons laitiers, puis des boulangers, puis des vendeurs de journaux, puis des cheminots, puis des tramclots, et enfin la diane générale de tous

les ouvriers, de tous les employés et chefs de bureaux et de magasins, de tous les travailleurs conscients et organisés, tirés de leur sommeil, avec des mines pâteuses et renfrognées, comme des mouches qu'on retirerait d'une assiette de soupe.

Une heure du matin : dans le lointain mugit une sirène d'alarme. La mort passe dans le ciel.

Vers les deux heures et demie, dans le silence de la nuit, éclôt le bruit du direct Genève-Zurich, comme le bourdonnement d'un gros bourdon de fer. On en suit les modulations, qui, au gré des courbes, des talus, des ponts, s'amplifie, s'élève, s'efface, puis reparait, résonne plus fort, martèle les joints des rails, et peu à peu s'éteint, absorbé par le silence de la nuit, qui redevient plus dense, plus immobile, plus profond qu'auparavant, comme si le dernier train venait de passer sur la terre avant la fin du monde.

A trois heures, un chat-huant se réveille et crie, d'une voix mi-animale, mi-humaine. Il réveille un coq, qui réveille un autre coq, qui réveille un troisième coq, et ainsi de suite, de ferme en ferme, de village en village, de canton en canton, de pays en pays, de méridien en méridien, tout autour de la terre, à mesure que le soleil pousse devant lui l'aurore, cela pendant des siècles et des siècles, jusqu'au trépas du dernier coq.

MATIN DANS LA FORÊT

Matin dans la forêt. Silence des arbres et fraîcheur de l'ombre, comme un prolongement du silence et de la fraîcheur de la nuit, que les premiers rayons rasants du jour

pourchassent entre les troncs. Cette fixité des arbres, ce destin d'être nés là et d'y demeurer jusqu'à la mort ! Qui sait si les arbres n'aimeraient pas changer de place ! J'en entends deux, bercés par le vent, dont les têtes se frôlent et s'entrechoquent, comme des baisers, comme des atouchements de branche à branche, comme des preuves d'amitié qu'ils se donneraient, en se disant, à la manière des aveugles : « C'est moi qui suis là. Oui, je suis toujours à tes côtés. Ne crains rien. Ne me sens-tu pas ? Ne sens-tu pas ma présence à côté de toi ? » Ah ! pouvoir surprendre le langage des arbres entre eux ! Connaître tout ce que recèle leur silence ! Les comprendre quand ils parlent du vent, des nuages, de la pluie et du soleil, du chant des oiseaux et des mystères de la lune ! Parlent-ils aussi des insectes, des mousses et des plantes parasitaires, qui assaillent leur tronc ? Se souviennent-ils des cultes druidiques ? Et savent-ils que des forêts entières de leurs semblables ont été englouties dans la terre par les millénaires ? Appréhendent-ils les fureurs de la foudre et de l'orage ? Les coups de hache des bûcherons, les morsures de la scie et la blessure des clous ? Est-ce qu'au tréfond de leur être résonnent encore les coups des marteaux qui clouèrent Jésus sur la croix ?

O arbres de la forêt, que ne pouvez-vous rompre le silence que Dieu vous a donné — comme il a donné la parole à l'homme — afin que nous ne vous interrogiions pas comme des dieux muets, jaloux de leur secret, heureux de voir l'homme se poser des questions dans le vide et l'éternel mystère du monde !

Edouard MARTINET.

CHD

HERMES

Toujours en progrès...

Les usines Paillard, alliant la technique moderne à la qualité du travail suisse, ont créé les machines à écrire *Hermès*, en usage dans le monde entier • Pour appuyer l'effort d'une fabrication qui se perfectionne sans cesse, les agents *Hermès* ont organisé un service d'entretien périodique par abonnement. Des mécaniciens spécialisés se rendent à domicile pour le nettoyage et le réglage des machines à écrire.

Abonnez-vous au



Demandez l'adresse de l'agent le plus proche au représentant général Hermès

L M Campiche S A

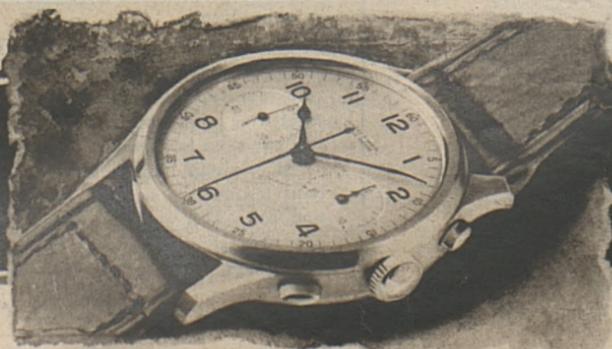
3, RUE PEPINET LAUSANNE TELEPHONE 2.53.35



Produits Paillard

YVERDON

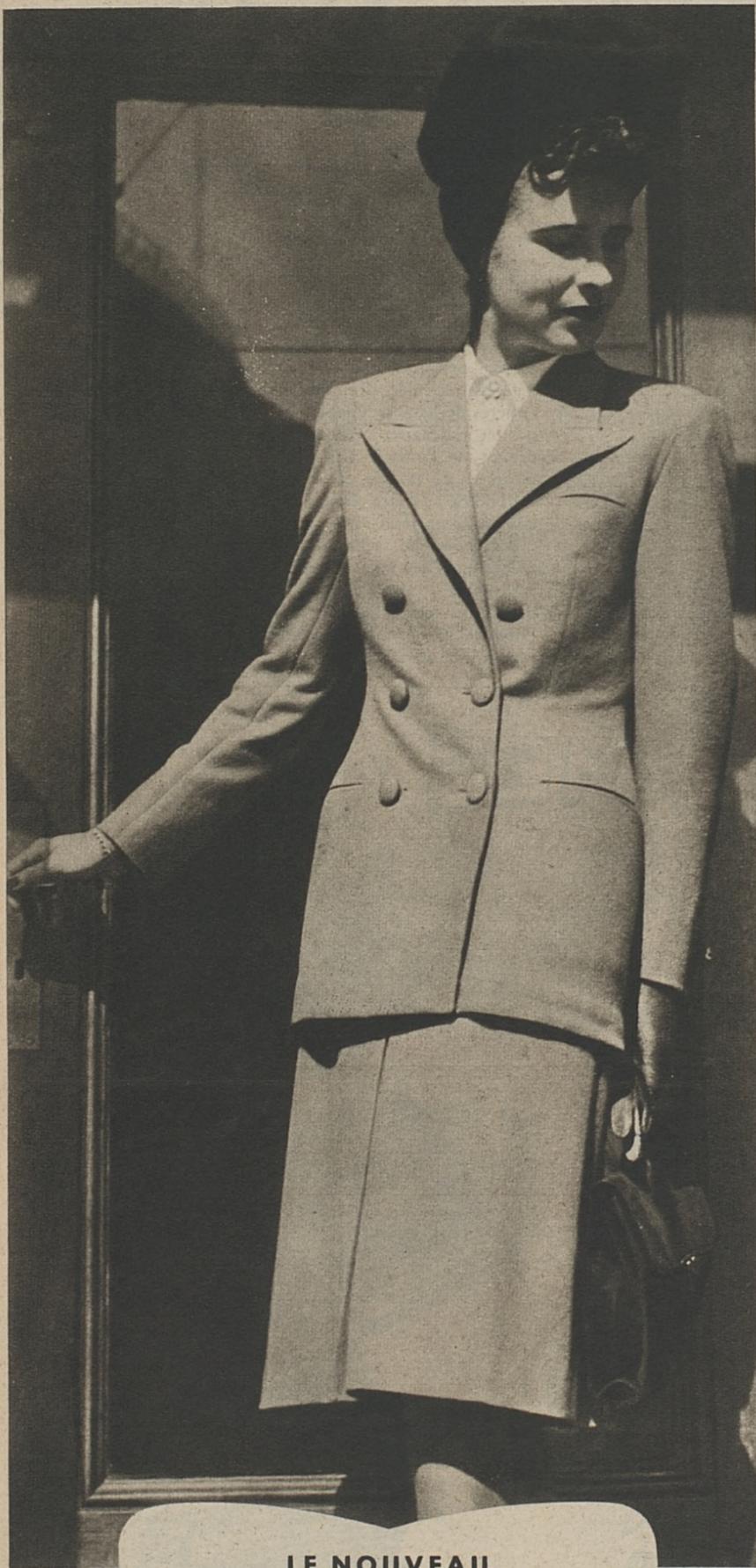
Un siècle
d'Art et de Précision



Chronométrie
ULYSSE NARDIN
8 Grands Prix

Acier dep. Fr. 280.-

Or depuis Fr. 545.-



**LE NOUVEAU
TAILOR-MADE-PORELLA**

est entièrement doublé — les manches aussi! Coupe et façon sont irréprochables, doublure et autres fournitures, de première qualité. Un tailor-made Porella habille toujours bien; c'est un vêtement pratique que vous pouvez porter à toute occasion.

Porella
tailor made

Fabricants: C. BURGI & CIE., KREUZLINGEN

TRISTESSE

DANS LA BROUSSE

L'Afrique. Une soirée de septembre dans la brousse. Dans la chambre aux murs nets, au plafond haut, aux portes et fenêtres grillagées, un homme était assis à sa table de travail devant la fenêtre. Il faisait nuit. La tornade venait de s'abattre sur ce poste de brousse et les éclairs se succédaient sans trêve, jetaient dans cette chambre obscure, d'éclatantes et brusques lueurs faisant continuellement jaillir l'homme de l'obscurité qui l'enveloppait. Les contrevents à demi ouverts ne laissaient apercevoir, en face de lui, qu'un des piliers qui soutenaient la véranda, masquant ainsi le paysage; la pluie crépitait par rafales sur la toiture de tôle, puis cessait brusquement pour reprendre aussitôt. Le vent hurlait en arrachant tout ce qui n'était pas solidement accroché au sol; le tonnerre remplissait l'atmosphère d'un roulement continu, entrecoupé de puissantes déflagrations. A la lueur des éclairs, de prodigieux nuages se dessinaient dans le ciel, noirs, immenses, ils semblaient, tels des monstres, venir s'abattre sur terre pour tout emporter. Sous l'effet de la dose massive de quinine qu'il prenait depuis trois jours afin de chasser l'accès de fièvre qui le tenait, tous ces furieux bruits ne lui parvenaient qu'assourdis. Ses tempes bourdonnaient; les coudes sur la table, il soutenait à deux mains son front trempé de sueurs.

Le temps passa. Le déluge diminuait. Une décharge plus forte que les autres lui fit lever la tête et durant quelques secondes, le paysage, la chambre, son visage apparurent éclairés comme sous les feux de puissants projecteurs: le paysage était triste, la chambre froide et son visage empreint d'une détresse immense.

Déjà, les éclairs se faisaient moins nombreux; le roulement du tonnerre s'éloignait, le vent tombait; une étoile, puis deux, puis trois, apparurent: la tornade avait passé, mais dans son cœur, sa peine, sa pauvre petite peine d'homme demeurait, liée avec son image. L'image d'une jeune femme, presque une enfant; une chevelure cuivrée qui lui tombait sur les épaules; une bouche un peu grande, un peu forte, dont elle savait si bien faire ressortir les lignes; une peau douce, fraîche et si blanche; et ses mains, ses magnifiques petites mains, fines, il les adorait. « Tes belles petites mains », lui disait-il alors, en serrant les dents de tendresse et en les pressant contre ses lèvres. Il la revoyait onze mois auparavant arriver dans le poste de brousse où il avait été affecté temporairement; le soleil venait de disparaître à l'horizon. La nuit commençait à tomber. Son visage lui était apparu dans l'ombre de la cabine du camion un instant arrêté. Leurs yeux s'étaient rencontrés. Devant cet homme cravaté, reposé, à la tenue blanche impeccable, elle ne pouvait opposer que ses traits gris de poussière, fatigués par 300 km. de mauvaise route. Son regard fut froid, distant, hostile même. Son regard à lui voulut être indifférent, séduit déjà par ce qu'il avait entrevu de ce visage resté volontairement dans l'ombre. Depuis lors, il n'avait cessé de penser à elle. Deux jours après, il la revit, puis les jours suivants. Ils devinèrent ou plutôt ils crurent qu'ils allaient devenir de bons camarades. Lui se rendit compte qu'il n'en serait rien et elle le devina. Durant plusieurs jours ils jouèrent l'indifférence et ce jeu leur fut cruel à tous deux. Un jour, ils comprirent qu'ils s'aimaient et se le dirent...

Deux semaines plus tard, conduisant lui-même la voiture qui l'emmenait vers sa nouvelle résidence, à des centaines de kilomètres de là, une valise ne lui appartenant pas était arrimée avec la sienne.

Il revoyait maintenant les dix mois pendant lesquels ils avaient vécu ensemble dans une case d'un village indigène. Cette petite case arrangée pour qu'elle fût habitable pour des Blancs, et à laquelle il ne pouvait penser

maintenant sans un serrement de cœur, elle l'avait rendue plus habitable encore par de petits aménagements intérieurs dont elle lui avait fait la surprise peu de temps après, un jour qu'il revenait de son travail. Ils avaient parcouru les différentes pièces et, sans qu'elle s'en doutât, il s'était alors senti submergé par une sensation de parfait bonheur: celui que l'on éprouve lorsque, en dépit des obstacles, la femme qui est toute votre vie est enfin à vous dans un intérieur qui vous appartient. Il ne voulait pas penser à l'avenir: il savourait simplement la joie qu'il éprouvait à ce moment-là. Les jours et les mois passèrent. Il ne sut pas toujours être l'homme patient et compréhensif qu'il aurait dû être pour cette femme-enfant qui vécut là en marge de la vie. Femme par les réalités de l'existence en face desquelles, très tôt, elle se trouva placée. Femme, par la solitude morale de sa jeunesse et l'absence d'une atmosphère de tendresse et de conseils. Femme par cette maturité d'esprit qu'elle avait acquise au cours de ses nombreux voyages et par le spectacle des pays qu'elle avait connus. Enfant, par sa jeunesse, par la touchante simplicité de ses désirs, par les croyances et les sentiments sains dont le fond de son cœur était rempli, par ses moments d'abandon où la petite fille apparaissait alors derrière la façade de son rire moqueur, de sa négation à toute croyance, de son scepticisme volontaire, et il ne restait plus qu'une petite fille malheureuse qui se sentait un immense besoin de tendresse, de compréhension, et de protection.

Au dehors, la tornade s'éloignait vers l'ouest. Plus aucun bruit ne lui parvenait. Il se sentait comme séparé du reste du monde. A sa détresse, que les souvenirs qu'il venait d'évoquer rendaient plus poignante, se mêlait une angoisse naissante qui accélérât les battements de son cœur. Angoisse qui le rendait plus vulnérable à cet afflux cruel de souvenirs qui ne reviendrait peut-être jamais plus. Angoisse d'avoir à vivre sans elle.

Maintenant, il se rappelait leur séparation qu'il avait tout d'abord envisagée avec calme. Elle avait besoin de repos, de changement d'air; sa santé réclamait impérieusement son retour vers le nord, vers la mer. « Je t'attendrai », lui avait-elle dit dans ses bras, avant de partir. « Je t'attendrai le temps qu'il faudra, aie confiance. » Il n'avait pas répondu. L'émotion qui l'étreignait lui interdisait la moindre parole. Elle avait grimé dans l'avion et lorsque le grand oiseau d'Air-France se fut envolé, il se trouva seul. La reverrait-il jamais? Il ne pouvait qu'attendre et espérer. L'espoir qui fait vivre des millions de gens, qui leur donne la force d'accomplir leur tâche journalière, l'espoir sans lequel l'homme malheureux ne continue à vivre que par lâcheté, pouvait seul le soutenir.

A l'impression de solitude dont il se sentait de plus en plus étreint venait s'ajouter la peur d'avoir à vivre avec cette peine infinie qui lui comprimait la poitrine et la gorge. Il sentait monter en lui quelque chose d'indéfinissable annihilant sa volonté cherchant à réagir et l'entraînant vers il ne savait quel sentiment enfantin d'attendrissement.

Il releva la tête qu'il avait laissée retomber dans ses mains et resta un moment immobile. Puis il se leva et se dirigea vers la salle de bain, prenant une serviette qu'il trempa dans l'eau, il s'y enfouit le visage qu'il essuya ensuite avec un linge enroulé autour de son cou, sous la robe de chambre dont il était vêtu. Puis, il sortit sous la véranda de sa nouvelle demeure. Sous le souffle de la tornade pluvieuse, l'air s'était rafraîchi. Le ciel, complètement éclairci, brillait de toutes ses lumières.

Appuyé contre un pilier, il apercevait la Croix du Sud, le Scorpion, Véga, la Lyre, la Grande et la Petite-Ourse, puis, au nord,

l'Etoile polaire. Le Nord... ses nerfs tendus à l'extrême par l'émotion qu'il essayait de contenir, se détendirent d'un seul coup. Sa gorge était tellement serrée que le sanglot nerveux qui le secoua tout entier lui fit mal. Il resta là un long moment, noyé dans son chagrin. Lorsque nous souffrons, nous nous imaginons volontiers que nous sommes les seuls à souffrir aussi intensément et que notre souffrance est d'une espèce absolument particulière. Lui savait déjà que sa souffrance était banale, commune, qu'elle pouvait même prêter à rire et qu'elle était tirée chaque jour à des milliers d'exemplaires. Il n'avait même pas l'amère consolation de se sentir un cas particulier. Et puis le monde était bouleversé maintenant par bien d'autres malheurs. Le sien comptait-il seulement? Son petit atome de souffrance n'était qu'une infime partie du lot. Il n'était qu'un homme qui souffrait à la pensée de perdre la femme qu'il aimait. C'est une chose qui arrive très souvent dans la vie et le monde n'en continue pas moins à tourner.

Oui, mais c'est cela qu'il trouvait terrible. Il se sentait obligé de continuer à vivre, parce qu'il gardait toujours un espoir, qui, selon les jours, lui paraissait immense ou vain. Parfois, il aurait voulu fuir ce pays qui à chaque instant lui rappelait les jours heureux qu'il avait vécus; il aurait voulu faire quelque chose, n'importe quoi, mais quelque chose qui lui calmât les nerfs grâce auxquels il « tenait » toujours et qui, parfois, le soir, quand il regagnait seul sa case indigène, lâchaient comme des cordes de violon qui se détendent ou qui sautent avec un claquement sec.

...il entra alors dans la petite cour de sa maison... et c'était comme si rien n'avait changé. Son lit était déjà préparé dehors et le vent faisait légèrement onduler la moustiquaire. Dans la cour des demeures indigènes qui entouraient la sienne, il entendait le son mat et régulier des pilons battant le mil et le broyant pour le repas du soir; au loin, un tam-tam résonnait. Ses trois petits chats se mordaient et se griffaient en se roulant dans la poussière, puis d'un souple mouvement de reins, se relevaient et bondissaient drôlement, on ne sait trop pourquoi, sur le canard qui les dispersait en projetant son bec en avant; la petite cane toute blanche suivait son époux et donnait bêtement des coups de bec dans le vide. Son singe, avec un sérieux impayable, assis sur son derrière, tenait à deux mains le museau de son chien, Whisky, et lui cherchait délicatement ses puces entre les poils de son nez. Le coq, incapable de marcher droit devant lui, par suite d'une faiblesse de sa patte gauche, parcourait la cour en diagonales, suivi de ses poules, dans lesquelles il butait à chaque instant. La chatte grise, paresseusement étendue, suivait de ses yeux mi-clos les ébats de sa progéniture... et tout ce petit monde vivait en parfaite intelligence. Puis il entra dans sa case et le plus dur restait à faire. Il fallait donner des ordres au boy et au cuisinier pour le repas du lendemain; il fallait faire les comptes des dépenses de la journée... il fallait bien continuer à vivre... puis le boy dressait le couvert. Il s'asseyait seul devant cette petite table de l'autre côté de laquelle une chaise inoccupée lui tenait compagnie. Le boy servait silencieusement. A l'endroit où d'habitude un second couvert joyeusement faisait face, il plaçait toujours quelque chose, un plat, n'im-

porte quoi, comme s'il eût craint que le Blanc remarquât la place vide. Puis ensuite, c'était la chasse au sommeil qui ne venait qu'à l'aube.

Au bout de trois jours, il n'y put plus tenir. Cette vie au milieu de ces souvenirs, dans ce climat débilitant, le rendait fou. Il quitta sa maison, il vendit ses meubles, administra une dose de strychnine à son chien et à ses chats qu'elle n'aurait pas voulu sentir abandonnés, coupa la corde qui retenait son singe prisonnier et fit cadeau de sa basse-cour à sa voisine Adiza. Il alla habiter ailleurs; il enfouit son gramophone au fond de sa malle, puis il attendit sa première lettre. L'avion en apportait chaque semaine de France, mais ce fut seulement la quatrième semaine qu'il reçut la sienne. Durant ces trente jours d'attente fébrile, il vécut comme un halluciné. Dès les premières heures du jour, il se levait et se mettait à marcher. Rester inoccupé lui était un supplice. Il fallait que quelque chose occupât ses pensées et ses nerfs. Durant ces quatre semaines, il fit des kilomètres dans sa chambre, à l'heure de la sieste.

« ...je n'ai pas encore trouvé le temps de t'écrire, mais j'ai beaucoup pensé à toi, lui écrivait-elle. Te rappelles-tu de F., ce charmant garçon dont nous avons fait la connaissance ici, il est aussi à Alger et il me pilote dans cette ville que je ne connais pas. Nous allons passer quelques jours de vacances sur une plage. J'espère que tu n'es pas jaloux... »

Une sorte de plainte lui avait échappé. Les mots dansaient devant ses yeux; il ne pouvait croire que c'était tout ce qu'elle avait trouvé à lui dire. Il ferma les yeux. Trois mois s'étaient écoulés, depuis. Il avait reçu deux lettres encore. La dernière lui disait qu'elle garderait de lui un bon souvenir, mais qu'il valait mieux qu'il oublie leur folie. Elle appelait ça une folie! Il se mit à rire à cette pensée, un rire nerveux qui ressemblait

à une sorte de sanglot. Il avait essayé d'oublier, mais ce n'est pas si facile que ça. Il se sentit faible. Ces souvenirs l'avaient brisé. Il s'assit sur la pierre froide et appuya son front brûlant contre le pilier. Il était calme, tout à coup... un peu las... mais calme... il entendait dans sa tête un bourdonnement sourd... ses tempes battaient... il avait trop pris de quinine sûrement, car il n'entendait plus aucun bruit... seulement comme des bruits de vagues qui roulent... la mer... « elle » était sur une plage... il la voyait bien... elle n'avait pas le temps d'écrire... mais elle avait le temps de courir sur la plage avec quelqu'un qui la poursuivait... il n'était pas jaloux... non... seulement malheureux... même plus malheureux... les vagues qui roulent... elles bondissent sur la grève... elle court toujours sur la plage en riant... elle a lâché quelque chose... c'est une lettre que le vent emporte... comme les autres... il sent quelque chose lui couler le long des joues et cela lui fait du bien... ses nerfs se détendent lentement... son corps est brûlant, mais il se sent glacé... la mer est déchaînée maintenant... tous les bruits du monde emplissent son crâne... son cœur bat, bat, bat, de plus en plus vite... de plus en plus lentement... sa maman... comme il aimerait qu'elle soit là... il glisse sur la pierre... Le lendemain, son boy qui lui apportait, comme tous les matins, son café, le trouva couché sur le ciment froid, sa robe de chambre ouverte, tranquille, calme, presque souriant... comme s'il dormait. A. O.

PARDONNE-MOI TOUT BAS...

*Tu m'as quittée. Et mes yeux
l'ont suivi, par delà le grand pont,
où ta silhouette pâle, en ce jour
finissant, allait en se perdant...*

*Un instant dépouillé, mon regard
t'a cherché... Reculant l'instant
proche, où seule dans la nuit, je ne
retrouverais qu'un bonheur évanoui.*

*Mais soudain, près de l'eau,
qu'une bise irrisait, devinas-tu l'appel,
peut-être la prière, je vis dans
un reflet de la lune dorée, brusquement
ton visage vers moi se retourner.*

*Et dans un geste de la main,
dernier lien... mon cœur vers toi
s'en est allé.*

*Je te revois, désespéré, offrant
ton regard lourd à ma tendresse
inquiète. Et les mots se mouraient
sur tes lèvres discrètes!*

*Mais n'as-tu pas senti, en cette
douceur grise, combien sans nous le
dire nos âmes se cherchaient?*

*Alors comme autrefois, en mes
deux mains fermées, j'aurais voulu
blotir ton pauvre front si las...*

*Mais j'eus peur de ton rire, je
t'ai laissé partir...*

Pardonne-moi tout bas!

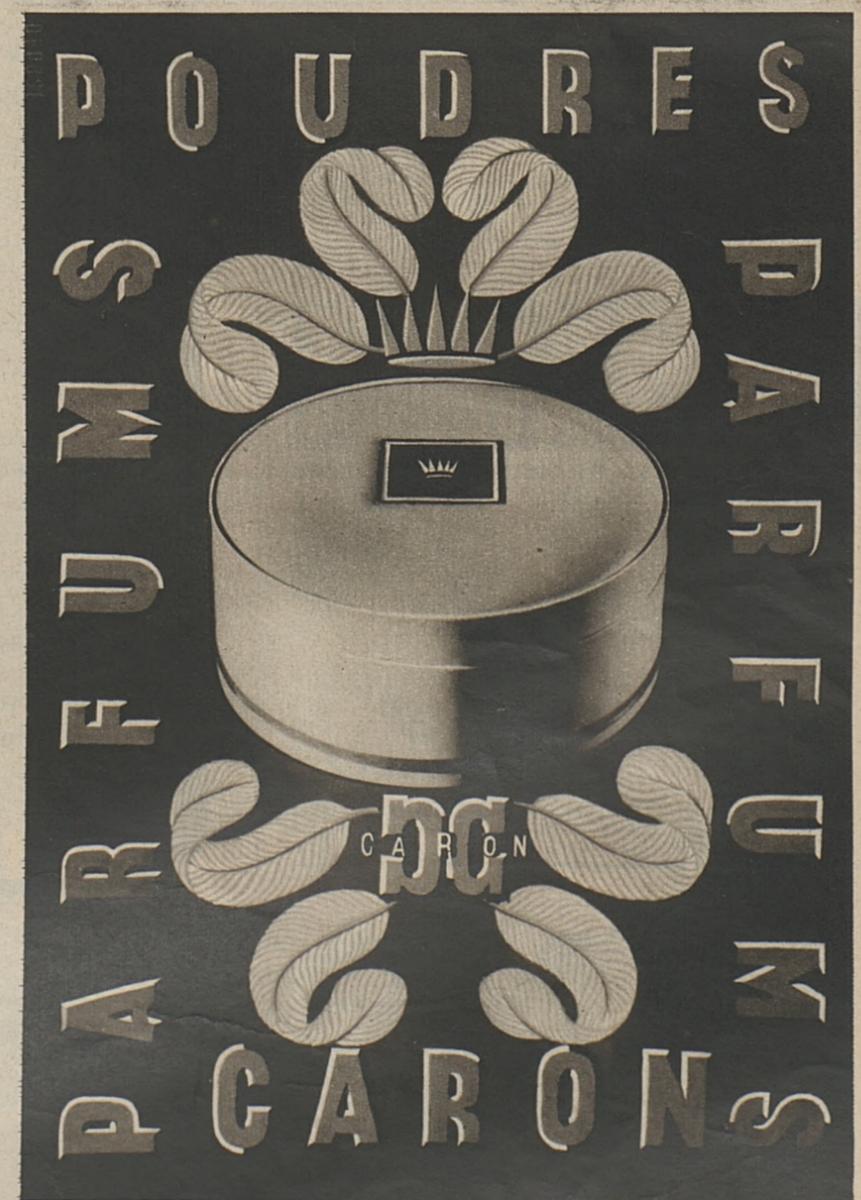
Andrée Chassin.



TOSCA

un chef-d'œuvre de la maison mondiale «4711», plein de charme et de poésie, est le parfum classique par excellence. Une composition des essences les plus pures du monde entier, de raffinement et de haute culture - créé pour compléter l'élégance et la beauté de la femme moderne.

4711 TOSCA
PARFUM · EAU DE COLOGNE



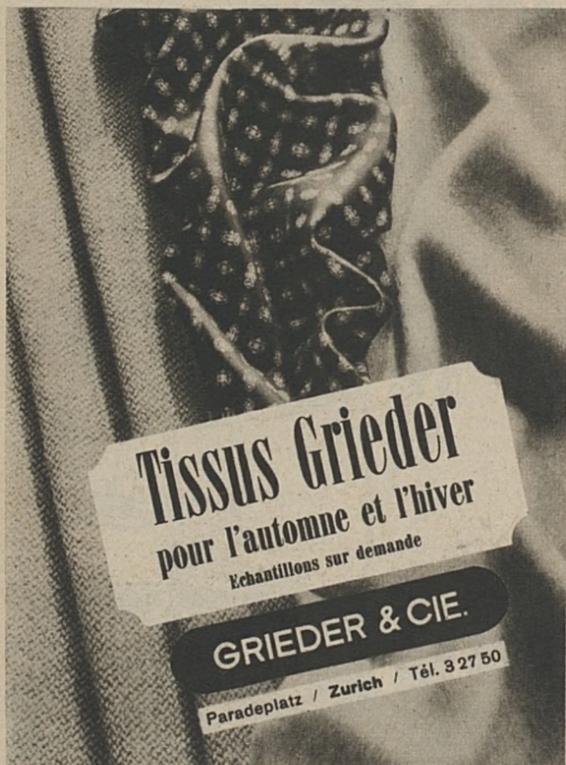
LOUIS TSCHANZ, COMPTOIR DE LA PARFUMERIE S.A., 15, RUE VERNONNEX, GENÈVE

Romans policiers et d'aventures

Si les auteurs romands se sont fait une place en vue dans la littérature française en brillant dans différents genres, ils ne se spécialisaient guère autrefois dans le roman policier. Depuis quelques années cependant, certains d'entre eux ont publié des œuvres qui ne le cèdent aucunement aux romans semblables publiés ailleurs. Quand un écrivain de la valeur de François Fosca, par exemple, écrit un roman policier, il élève le genre à un niveau rarement atteint jusqu'alors, ajoutant toutes les qualités de son style et de son imagination aux méthodes mêmes du genre, atmosphère, couleur, rapidité,

enchaînement du récit. Ces qualités-là se retrouvent dans les romans de Marcel de Carlini, dont deux ont récemment paru. *Le Démon de Bou-Azer* (Editions Victor Attinger, Neuchâtel) est un roman d'aventures passionnant à lire. Son action est située au Maroc français, dans une région perdue de l'Atlas. Une mine de cobalt appartient à un Levantin inquiétant qui n'y met jamais les pieds. L'homme qui la dirige, Marovel, passe pour être brutal, dur pour lui-même comme pour les autres. Un de ses jeunes collaborateurs, Villars, est victime d'un accident étrange. Son successeur, Saurel, découvre par hasard son journal. Et, dans ce bled brûlé par le soleil, dans cette cuvette où le noir cobalt repose dans sa terre rouge, au milieu de ces hommes qui vivent repliés sur eux-mêmes, comme autant de mystères vivants, Saurel fait son enquête. Quel est le démon de Bou-Azer? Marovel ou le Levantin Djami? Ou l'une des femmes qui sont mêlées à

l'intrigue? Jusqu'à la fin, l'auteur parvient à soutenir l'intérêt de son récit. Et il fait preuve de la même maîtrise dans *La Villa du bord de l'Eau*, roman policier de la collection « L'Enquête » (Les Editions Utiles, Genève). Le récit de l'étrange mort de l'original Serge Sylvain et de ses suites inattendues est captivant et il satisfera tous ceux (plus nombreux qu'on le croit!) qui aiment à se plonger dans un roman policier. Aux mêmes éditions et dans la même collection, *Une Sonnerie dans l'Ombre* de Fred Marchal a certainement une intrigue moins fouillée. Adapté à la radio, où il fut joué par la troupe d'un de nos studios, ce roman policier nous a paru atteindre mieux qu'à la lecture son but, qui est de tenir en haleine auditeurs ou lecteurs. Il n'en reste pas moins de beaucoup supérieur à cette *Auberge du Vieux-Bois*, d'Henri Vuilleumier (même collection que les précédents), qui est d'une extrême indigence à tout point de vue. J.-G. M.



ADLER HOTEL Téléphone No 2.42.17
ERICA SCHWEIZERHOF près de la gare.
Ouverts toute l'année. Vue sur le lac. Toujours eau chaude courante. Adler chambres avec téléphone dep. fr. 4.50. Pension depuis fr. 12.50. Erica chambres dep. fr. 3.50. Pens. dep. fr. 11.50 - Aucune obligation de consomm. Propr.: Kappenberg-Fuchs.

POURQUOI JE METS DU RICILS CHAQUE JOUR

PLUS DE CILS CASSANTS OU CHARBONNEUX!

Vous pouvez mettre du Ricils tous les jours: c'est le seul cosmétique à l'Huile de Ricin, qui protège et rajeunit les cils en réveillant leur sève nourricière. Vos cils poussent (au lieu de se faner) et paraissent plus longs d'un tiers après 3 jours. Le Ricils enrobe chaque cil d'une fine gaine non-graisseuse et non-charbonneuse qui fait briller les cils, les rend plus sombres et les redresse. Le Ricils se vend partout. Emploi facile et rapide. Gros: Athanor, r. Toepffer, Genève.



RICILS
A L'HUILE DE RICIN



Il fut un temps où rien n'était plus aisé à préparer qu'une bonne sauce, composée d'œufs, de crème ou d'huile, et de toutes sortes d'épices. —

Et même à l'heure actuelle, ce n'est pas si difficile, car nous avons encore la *moutarde Thomy!* La *moutarde Thomy* est faite d'un judicieux mélange d'épices et contient beaucoup d'huile.

Que ce soit pour accompagner une viande, un poisson ou de la salade, la *moutarde Thomy* compose des sauces ravigotantes!

C'est un moyen bien simple... mais il fallait y penser!

Savez-vous préparer une sauce Thomy? Ce condiment très profitable s'emploie parfaitement pour un grand nombre de mets, par exemple: en mayonnaise, en sauce piquante pour viandes grillées, rôtis et bouillis, pour les sauces de poisson et avec les légumes étuvés, etc. — En tartine sur des pommes de terre en robe des champs, c'est un régal!

Voici une bonne recette toute simple: Faire fondre une cuillerée de graisse dans la poêle, y ajouter une cuillerée de farine, puis un peu d'eau et remuer pour que la sauce devienne lisse; **lier le tout avec la moutarde Thomy**, assaisonner de poivre et de sel; cuire à peine. Verdure à volonté.

Médiocre est la sauce?

«Thomy» la rehausse!

Moutarde Thomy



ELEGANCE DE LA LIGNE — PRECISION DU MOUVEMENT

RECORD



GENEVE

1843

Centenaire

1943

Voigtlander PHOTO

Représentation Voigtlaender: J. Roosens, Bâle 8

Pour **LUI** plaire...
vous vous parez! Pour réaliser ce désir, commencez par la coiffure!

La base d'une belle coiffure est un traitement TÊTE-NOIRE. Lui seul donne à la chevelure un bel éclat naturel et à vos ondulations et boucles la forme et la vie.

DOETSCH, GREYER & CIE S. A., BALE
Dépt. cosmétique

Shamposan
Shampodor **TÊTE-NOIRE**

Produit suisse: sans savon et sans alcali, à base de Shamposol, le produit suisse de qualité

Sur désir votre coiffeur lave volontiers avec TÊTE-NOIRE

FOIRE SUISSE LUGANO

2-17 OCTOBRE 1943

MANIFESTATIONS DE LA FETE DES VENDANGES

CORTEGE DES VENDANGES
3 OCTOBRE 14^h.

REVUE:
HIER COMME AUJOURD'HUI...

BILLETS DE SIMPLE COURSE VALABLES POUR LE RETOUR (DANS LES 6 JOURS, AU PLUS TARD LE 19 OCTOBRE)

S.A. GIÀ VELADINI & C. LUGANO

Extraits du film «Les merveilles des Dents».

Le dentiste: «Ces taches disparaîtront si vous utilisez régulièrement la pâte dentifrice Solvolith.»

La pâte dentifrice Solvolith élimine les dépôts qui adhèrent aux dents et prévient même la formation du tartre, car celle contient du sel naturel de Carlsbad.

Solvolith

contre le tartre

Fr. 1.60

Deux guides

Dans un pays comme le nôtre, où le tourisme est un art, il peut sembler étonnant qu'il y ait encore quelque chose à dire aux villégiaturants et autres visiteurs des plus belles régions du pays. C'est pourtant le cas; nous avons manqué jusqu'ici de ces petits guides illustrés propres à bien conduire les pas des touristes sans les encombrer trop. La collection « Villes et régions d'art de la Suisse » que M. Paul Budry dirige (Editions de la Baconnière, Neuchâtel) a déjà comblé quelques lacunes dans ce domaine, et le dernier paru de ses guides nous paraît particulièrement réussi. Il nous présente la région de Brigue et du Haut-Valais, jusqu'à Zermatt et Saas, au Simplon, à la Furka et à Loèche. Quinze pages d'un texte signé Paul Budry et P. de Rivaz, donnent avec une aimable et savante concision l'histoire des lieux, puis le répertoire des plus précieuses richesses artistiques de la contrée, au long de cinq itinéraires principaux. Cette brochure

est illustrée d'une cinquantaine de belles photographies. — Un autre guide, édité par l'Office du tourisme du canton des Grisons, décrit rapidement le Parc national suisse. Il est destiné aux Romands dont trop peu ont visité ce sanctuaire qui est en réalité un musée imposant et vivant de la nature alpestre, de sa faune et de sa flore. Ce guide fort joliment illustré est une adaptation française, par M. P. Vidoudez, de textes signés Menzi et D. Feuerstein. J.-G. M.

Le cardinal et son cousin

Il convient de commémorer le bicentenaire du cardinal de Fleury, premier ministre de Louis XV, arrivé au pouvoir suprême à 73 ans.

Le cardinal Fleury, en devenant maître du royaume n'avait rien changé à son modeste train de maison, que régentait avec une despotique probité son fameux major-dome, Barjac, autre puissance de l'Etat. Fleury se soumettait

docilement à ses décrets économiques et à ses menus spartiates, même lorsqu'il y avait des invités à sa table.

— Voulez-vous une tasse de café? demandait-il à l'un d'eux au dessert.

— Merci, non, Eminence, répondit le franc convive; je n'en prends que quand j'ai bien dîné.

— C'est suffisant, monseigneur, déclarait Barjac, la trop bonne chère alourdit et tue la conversation.

Le cardinal était bon et charitable, mais n'exerçait sa bienfaisance qu'avec circonspection. Un « tapeur » effronté était venu lui quémander un secours en lui disant: « Je suis votre parent; nous avons un ancêtre commun.

— Ah!... qui donc?

— Adam.

— Vraiment? Eh bien, mon cousin, répliqua Fleury en lui remettant gravement un petit sou, passez donc dans toute la famille, et que chacun vous en donne autant, vous serez tiré d'affaire!

L. F.

CYMA-TAVANNES

DANS LE MONDE, PLUS DE 30 MILLIONS DE CYMA-TAVANNES DONNENT SATISFACTION. C'EST LA VOTRE MEILLEURE GARANTIE.

DEMANDEZ LE NOUVEAU CATALOGUE 44 A A TAVANNES WATCH CO., LA CHAUX-DE-FONDS



LISEZ LES ANNONCES
VOUS ACHÈTEREZ MIEUX



ECOLE et INSTITUTS



CHAMPÉRY 1070 m

ALPINA

COLLÈGE ALPIN POUR GARÇONS

avec section de commerce. - Enseignement placé sous contrôle officiel. - Début des cours: 20 septembre 1943. - Une année scolaire à la montagne assure le succès des études par une vitalité renouvelée. Direction Honegger et J. Monney.

Institut évangélique de jeunes filles

Horgen (Lac de Zurich)

CUISINE · MÉNAGE · LANGUES
Début du cours: 1er novembre 1943 et 1er mai 1944

Prospectus illustré et détaillé envoyé sur demande. La directrice M^{lle} M. Schnyder tél. No. 92.46.12 et M. le directeur Pasteur Stumm, Horgen. Tél. No 92.44.18.



St-George's School
CLARENS près MONTREUX
Internat - Externat Tél. 6.31.67

Cet institut permet aux jeunes filles qui ne peuvent se rendre en Angleterre, d'apprendre la langue anglaise dans les meilleures conditions. Ambiance et organisation anglaises. Tous les sports. Belle situation près du lac. Excellentes références en Suisse et à l'Étranger.

TRAUTHEIM BURG DORF (Berne)

Pensionnat-famille pour jeunes filles. Langues modernes Ménage. Musique. Sports. Exc. écoles en ville. Références et prospectus par Mlle Cl. Maurer.

Nouvelle École de Commerce Berne

Wallgasse 4, Téléphone 30766

Cours d'allemand. Préparation p. Commerce, administration, P. T. T., CFF, douane, écoles techniques, examens de contremaître, aides de médecin, gouvernantes, diplômes. Références. Prosp. gratuit. Cours: janvier, avril, juin, sept., octobre.



Son bas favori — le merveilleux bas Mervellino. Il brave le soleil et la pluie; lavé, il reste toujours comme neuf.

Pour liste des détaillants s'adresser à

MANUFACTURES DE BAS RÉUNIES S. A.
FLAWIL ST-GALL

(ci-devant Vereina)

Reste imperméable — grand teint!

LE COIN DES CHERCHEURS

Les solutions paraîtront dans le prochain numéro.

Rébus.



Mots croisés.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
1	L	O	E	T	S	C	H	A	B	E	R
2	E	M	T	R	E	L	A	R	D	E	E
3	P	O	R	I	T	O	U	R	A	I	N
4	L	R	A	A	S	T	R	A	L	E	
5	D	A	P	H	N	E	S		S	L	
6	O	T	E		F				E	A	
7	P	R	E	S	T	I	O	N	S		V
8	T										A
9	E		P								N
10	R	A	L								T
11	C	N	F	E	R	S					S

Horizontalement : 1. Son tunnel passe sous les Alpes bernoises. 2. Mêlée de gras et de maigre. 3. D'un ancien pays de France. 4. Du verbe aller. — Qui appartient aux corps célestes. 5. Thymélacées. — Cavité du corps humain (phonétiquement). 6. Oiseau de basse-cour. Bouddha à Nankin. — Voyelles de NEVA. 7. Dirigeons une assemblée. 8. Pronom. — Présentera l'une après l'autre les données d'un problème. 9. Lettre. — Qui est dû à Dieu. — 10. Posé sur le ballast. — Appelé aussi oreille d'homme. — 11. Où Offenbach place Orphée. — Dans le Bas-Valais ou dans le Pas-de-Calais.

Verticalement : 1. Nom scientifique du papillon. 2. S'oppose à honoraire. — Espace de temps. 3. Coupée avec une petite faucille. — Nez. 4. Choix. — Entre l'homme et la bête. 5. Peintre italien (1858-1899). 6. Fermée. — Note. — Homme remarquable. 7. Endroits où la mer est très peu profonde (mot composé) 8. Qu'il fait froid ! — Qui se rapporte à un caractère de l'écriture romaine. 9. Recueils de légendes scandinaves. — Nantaise ou Niortaise. 10. Maréchal de France, né à Antibes. — Peu de chose. 11. Embarras financier. — Avec un article, au-dessus de Montreux.

Anagramme.

Je suis formé de quatre lettres. Si on change mes lettres de place, je puis devenir :

1. Un amas d'eau dormante.
 2. Un convoi de bateaux.
 3. Un instrument pour se défendre.
 4. Peu sucré.
- De quelles lettres suis-je composé ?

Charade.

Mon un : ce mot qualifie
Un pain dont grise est la mic.
Mon deux est un petit grain;
Mon trois un breuvage sain;
Mon quatre, la chose est claire,
Pour sentir est nécessaire.
Mon tout : bel anniversaire.

Citation chiffrée.

La maxime qui suit, traduite de Virgile, se rapporte à *La Calomnie*. — Chaque lettre est représentée par un chiffre répété autant de fois que la lettre dans la citation. Soit :
1 1 — 2 2 2 2 2 2 — 3 3 — 4 4 4 — 5 5 5 5 5 5 — 6 — 7 — 8 8 8 — 9 — 10 — 11.

Enigme.

Je commence dans la gamme,
Et c'est devant une bonne flamme
Que j'éprouve mon second.
Cherchez ma terminaison
(Perchée bien haut !)
Dans un conte de Perrault
Et mon tout, dans le Pays d'Enhaut !

Devinette.

Elle marche et ne court jamais;
Elle avance et reste sur place.
Qu'est-ce ?

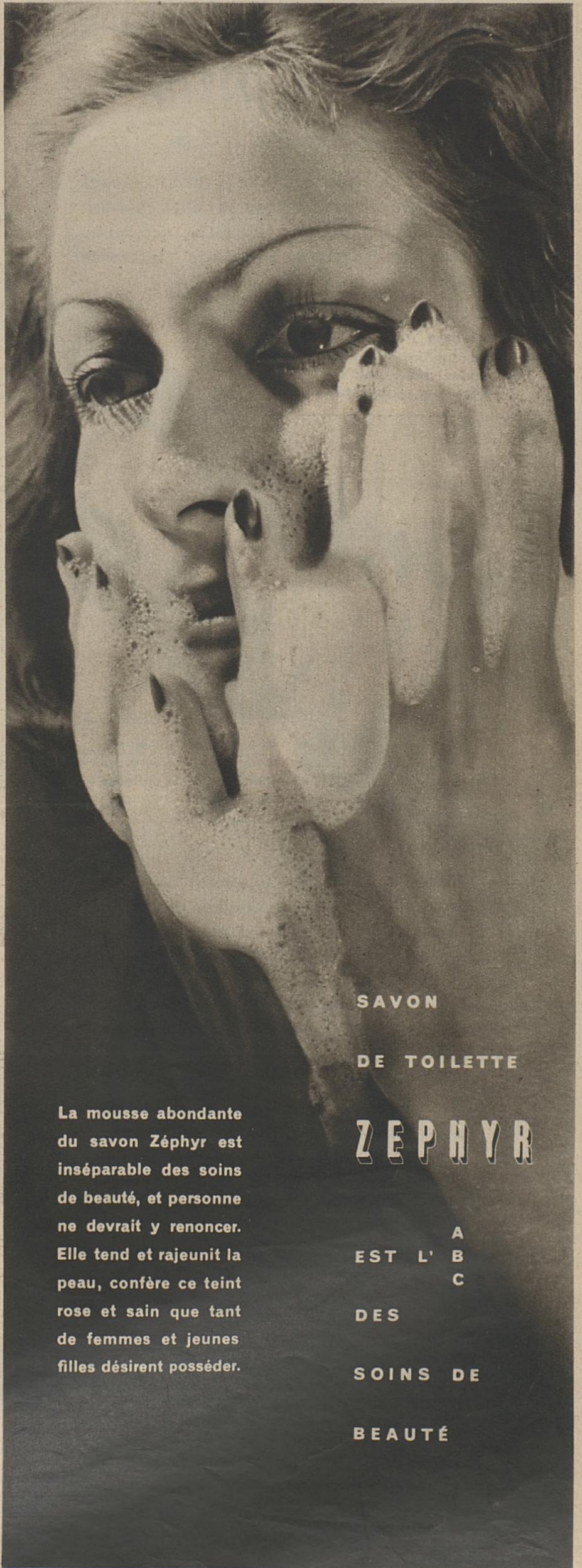
SOLUTIONS DU NO 38

Logogriphe.

Siam, Arno, Runcs, Roman, Edam,
Rubis, Miel, Ciel, Arme, Orbe.

Charade.

Bout — Tonne — Hier =
Boutonnière.



SAVON

DE TOILETTE

ZEPHYR

A
EST L' B
C

DES

SOINS DE

BEAUTÉ

UNE BROSSE A DENTS QUI DURE

6 fois plus

QUE LES AUTRES

Johnson & Johnson Ltd. fabriquent une brosse à dents bien supérieure à toutes celles connues jusqu'ici, tant au point de vue résistance, qu'au point de vue facilité de nettoyage - la brosse Tek Nylon.

Au bout d'un certain temps une brosse ordinaire devient molle, perd ses soies, est inutilisable.



Une brosse Tek Nylon rend les mêmes services sans montrer la moindre usure - elle dure 6 x plus

On l'utilise 6 fois plus longtemps qu'une brosse ordinaire; elle permet un nettoyage parfait, ceci grâce à sa forme spécialement étudiée. Ni l'eau ni les pâtes dentifrices ne peuvent attaquer les soies Nylon. Quand une brosse ordinaire refuse depuis longtemps tout service, les soies Nylon sont encore impeccablement alignées et nettoient comme au premier jour.

Ce n'est pas un Nylon quelconque qu'on utilise pour Tek, mais bien un Nylon de qualité, dont la fabrication a exigé de nombreuses années de recherches.

Les solides qualités de la brosse Tek Nylon enchantent d'emblée tout ceux qui en font usage. Chaque brosse en vaut six.

LA FORME DE

Tek

RÉPOND AUX EXIGENCES DE LA
TECHNIQUE DENTAIRE MODERNE

Johnson & Johnson Ltd. / Doetsch, Grether & Cie. S.A.

RAID SUR NOYELLES

— Ils ne vont plus tarder, émit le colonel de la R.A.F.

Le capitaine Renard, officier de renseignements d'un bataillon français d'Angleterre, approuva d'un hochement de tête.

— Tous ces bombardements de votre pays... reprit le colonel.

Renard haussa les épaules :

— Inévitables, si nous voulons que la guerre se termine un jour...

Le colonel regarda distraitement sa carte du Nord de la France :

— Quelle étrange coïncidence, ces deux villages identiques...

— Très étrange.

Le capitaine Renard avait été éveillé à trois heures du matin par un coup de téléphone. Le colonel lui demandait de passer immédiatement à l'aérodrome.

— Cap'tain Renard ! s'était-il écrit à l'entrée de l'officier français dans son bureau, des nouvelles sensationnelles ! Un de nos agents vient de nous communiquer qu'il y a aujourd'hui réunion des commandants en chefs des troupes d'occupation en France, en Belgique et en Hollande. Cette réunion est si secrète qu'elle n'a pas lieu à Paris, mais dans un petit village de la Somme : Noyelles. Nous allons envoyer une escadrille de Lancasters raser ce village...

Renard avait tremblé. Souvent déjà, il avait aidé les Anglais à préparer des raids sur le Nord de la France, qu'il connaissait à la perfection. Mais Noyelles ! Son propre village. Celui où habitait encore Denyse, sa femme, dans leur claire villa miraculeusement épargnée par les campagnes de 1940...

— Regardez-moi ça ! » lui avait dit le colonel, en poussant devant lui deux photographies aériennes absolument semblables. « Pas de forêt, pas de voie ferrée, pas de route d'accès. Deux villages parfaitement identiques, de trent-huit maisons chacun. Lequel est Noyelles, lequel est Bonneville ?

Renard avait pris les photos sans les voir. Il n'ignorait pas l'extraordinaire ressemblance des deux bourgades. Elles étaient situées en pleins champs, à quatre kilomètres l'une de l'autre. Complètement détruites lors de la retraite allemande, en 1917, elles avaient été reconstruites ensemble en 1922, dessinées par le même architecte, élevées par le même entrepreneur. En s'y promenant, il était facile de remarquer certains détails qui les différenciaient; du haut des airs, à 500 à l'heure, il était impossible de les distinguer l'une de l'autre.

— Nous attaquons dans deux heures, avait ajouté le colonel. Avec le mauvais éclairage, la brume du matin, les deux villages vont être encore plus difficiles à reconnaître. » Il lui avait mis sa main sur l'épaule : « Si vous ne trouvez pas un moyen d'identifier facilement Noyelles, nous devons raser Bonneville également, qui ne contiendra pourtant que d'innocents civils français... »

Renard avait posé les deux photos côte à côte sur le pupitre. Noyelles ! Bonneville ! Il tenait leur destin dans ses mains. Le village qu'il indiquerait serait dans quelques heures un amas de ruines fumantes. Il devait désigner Noyelles, puisque les plus grands chefs ennemis y étaient en conférence. Mais Denyse, qui dormait en ce moment dans la villa de Noyelles... Denyse, sa femme chérie... Denyse, au joli minois plein de fossettes... Denyse !

Il avait demandé un verre grossissant, sous prétexte de mieux étudier les photos. Mais il savait déjà comment différencier un village de l'autre. Toutes les tuiles de Noyelles étaient rouges, alors que les toits de Bonneville étaient uniformément recouverts d'ardoises grises. Il n'avait qu'à dire que les tuiles de Noyelles étaient grises : c'est Bonneville qui recevrait les terribles bombes brisantes des Lancasters, et Denyse échapperait au massacre...

Il s'était levé avec effort et s'était entendu dire d'une voix sourde : « Communiquez aux pilotes de bombardier le village aux tuiles rouges : c'est Noyelles, où sont les généraux allemands et les chefs de la Gestapo. Les toits de Bonneville sont gris, vos équipages ne pourront confondre... »

Le colonel lui avait serré la main : « Juste le renseignement dont nous avons besoin... »

Maintenant que le soleil était déjà haut, les deux hommes arpentaient le bureau, attendant le retour des bombardiers. Les minutes paraissaient des heures. Renard aurait aimé crier : Denyse, pardonne-moi, je t'en supplie. C'est moi qui ai envoyé les bombardiers sur notre village, sur notre maison, sur toi... Oh ! Denyse c'est moi qui t'ai tuée !

Le colonel fut appelé au téléphone, puis il revint vers l'officier français : « Renard, nos hommes seront là dans deux minutes. Allez sur l'aérodrome et parlez avec les premiers pilotes qui se poseront... »

Le capitaine prit sa casquette et se dirigea vers la porte, mais il y eut une seconde sonnerie du téléphone. Il s'arrêta. Le colonel prit l'écouteur, puis le passa à son compagnon.

La voix lointaine de l'officier de l'Intelligence Service demanda : « Hello ? capitaine Renard ? Oui ? Ecoutez, nous venons de recevoir par radio des nouvelles d'un de nos agents du Nord de la France. Noyelles a été complètement rasé par nos bombes... »

Il sembla à l'officier français qu'une main de glace lui arrachait le cœur de la poitrine.

La voix continuait : « ...mais les Allemands avaient vidé le village de tous ses habitants, hier déjà, pour mieux garder le secret autour de leur conférence, et... »

— Ainsi, il n'y avait pas un seul civil français à Noyelles lors du bombardement ?

— Non, ils étaient tous à Bonneville depuis hier. Les Allemands étaient si pressés qu'ils les évacuèrent même en camions et en automobiles. Les...

Le capitaine Renard laissa retomber le téléphone et poussa un soupir qui déplaça le bureau du colonel. Jean BLAISY.

PRÉSENCE

Que signifie pour nous la distance ? Des coteaux, des bois, des plaines immenses ? Tout cela a-t-il encore un sens, puisque nos âmes ne connaissent pas l'absence...

Des peuples, des pays, des mœurs étranges, des défaites et des victoires sanglantes — et à cela il faut ajouter ton silence — et pourtant rien ne peut supprimer ta présence.

Elle est là, partout, dans ce ciel voilé — ou, comme ce soir, sous cette voûte étoilée — dans ce nuage qui fuit, de mes messages chargé.

Dans cette mélodie qui m'éveille et qui a chassé mon sommeil — dans ce matin que le soleil allume, dans ce soir qu'assombrit la brume.

Dans cette lettre encore où tu as rêvé et que tu m'as adressée il y a trois mois passé — dans cette tendresse qui ne peut s'effacer, dans cet amour qui ne fait que commencer...

Et quand, parfois, pardonne-moi cette plainte — elle est pour ta vie une crainte — je vois à l'horizon quelque danger — je soupire de ne pouvoir le partager.

Dans ces rares moments — si sombres — et qui jettent sur mon bonheur une ombre, je songe à ce beau soir d'été, à la lumière qu'en moi tu as jetée. Source de mon espoir dans ces temps si troublés, rêve de clarté que ton amour a éveillé, je puis avec ferveur et fermeté et apaise ainsi mon cœur angoissé.

Présence... Nos âmes sont ensemble. Qu'importe la distance... et même ton silence... May DAY.



“PROVOCATION”

LE NOUVEAU ROUGE DE

Jui Samour

En vente dans toutes les bonnes maisons - Dépositaire pour la Suisse : Louis Tschanz, Comptoir de la parfumerie S. A., Genève



DÉCORATION DE POTS DE CACTUS

Les cactus sont toujours à la mode, par conséquent un cadeau bienvenu. Mais pour leur ajouter une note personnelle, il est tout indiqué de peindre les pots qui les contiennent. — Voici donc quelques sujets, de grandeur naturelle, faciles à décalquer et à peindre sur des pots. Choisissez des couleurs très vives et une fois que la peinture sera sèche, étalez une couche de laque fine. L'effet est surprenant. Nul doute que l'heureux destinataire soit ravi de votre cadeau.

E. R.-S.



MODELE MARIANNE, BALE - PHOTO BETTINA MULLER, BERNE

DEUX-PIÈCES POUR L'AUTOMME

Fournitures : 15 écheveaux de laine mélangée gris clair, 3 écheveaux de laine gris foncé, 1 paire d'aig. No 2½.

Point employé : Bon côté du travail: toutes les mailles se tricotent à l'envers; mauvais côté: les mailles se tricotent à l'endroit.

MARCHE DU TRAVAIL

Jupe : Monter 120 mailles. Tricoter droit pendant 5 cm. Augmenter 14 m., dispersées sur une seule aig., tricoter 4 cm., augmenter de nouveau 14 m. et répéter ces 4 cm. et les augmenter de 14 m. encore 6 fois. On a en tout 232 mailles. Continuer jusqu'à la longueur voulue en plus 3 cm. pour l'ourlet.

Casaque. - Dos : Monter 160 m. avec la laine gris foncé. Tricoter droit 16 cm., diminuer 12 mailles réparties sur 1 seule aiguille, tricoter 4 cm. et répéter ces diminutions de 12 m. encore 3 fois à l'intervalle de 3 cm. Tricoter jusqu'à une hauteur totale de 27 cm. et continuer avec la laine gris clair. A 20 cm. d'hauteur, former l'emmanchure en rabattant 6 m. et aux rangs suivants encore 3 fois 1 maille.

Tricoter jusqu'aux épaules 19 cm. et les biaiser en rabattant 6 fois 6 m. et les mailles restantes en une seule fois.

Devant : Commencer avec la laine gris foncé. Tricoter 100 m. pendant 16 cm., diminuer 10 mailles réparties sur une seule aiguille, en ayant soin de faire la première diminution à 30 m. du côté devant. Tricoter 4 cm. et faire les mêmes diminutions à une hauteur totale de 27 cm. Continuer avec la

laine gris clair. Augmenter du côté couture 1 m. tous les 2 cm. A 22 cm., former les emmanchures en rabattant en une seule fois 12 m. et aux rangs suivants encore 4 fois 1 m. Continuer en ligne droite pendant 8 cm. Pour former l'empiècement, tricoter 26 m. du côté devant, les mettre sur une aiguille auxiliaire et tricoter les mailles restantes pendant 1½ cm. Ensuite monter 46 m., tricoter 2 cm. et ajuster les mailles de l'aig. auxiliaire. Après 3 cm., commencer l'encolure, rabattre 10 m. et ensuite toutes les 2 aig. 1 m. jusqu'à ce qu'il reste 40 m. A une hauteur d'emmanchure de 20 cm., biaiser les épaules en rabattant 5 fois 8 m. Au devant droit, faire une boutonnière tous les 5 cm.

Manche : Monter 30 m. Augmenter au bout de chaque aiguille 2 m. jusqu'à 70 m., 1 m. jusqu'à 110 m. Tricoter la longueur voulue en diminuant toutes les 8 aig. 1 m. jusqu'à ce qu'il reste 66 m.

Col : Monter 32 m. Diminuer d'un côté toutes les 2 aig. 1 m. pendant 12 cm. Tricoter droit 10 cm. et augmenter toutes les 2 aig. 1 m. jusqu'à 32 m.

Montage : Doubler les devants à une largeur de 8 cm. et piquer trois fois à la machine. A l'empiècement, faire des fronces et l'ajuster. Assembler les pièces et poser les manches. En bas de la jaquette et aux manches, faire un ourlet. Autour du col, faire un ourlet et piquer à la machine ainsi que les devants. Festonner les boutonnières et placer les bourrages. Finir le haut de la jupe avec un élastique.



BOBBY

LE PLUS POPULAIRE DES ANGLAIS

Quand on parle en Grande-Bretagne de Bobby ou des *bobbies*, tout le monde sait qu'il s'agit de ces beaux agents de police anglais dont tant de leurs collègues, dans le monde entier, ont imité les attitudes et le comportement. Imperturbablement calme, digne toujours et dominant la foule de sa haute taille, Bobby est certainement la silhouette la plus représentative de la vie civile anglaise. On peut le mettre en parallèle avec Tommy, le soldat anglais que tout le pays entoure de ses prévenances. Mais Bobby n'est pas un guerrier, malgré son casque, sa stature qui dépasse généralement six pieds et son allure martiale. Il ne porte pas d'armes à feu, et ne traîne pas de sabre derrière lui. Ce représentant de l'autorité est placide et débonnaire, ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas d'intervenir avec vigueur contre les malfaiteurs, chaque fois que c'est nécessaire. Ce qui lui a valu son incomparable popularité, c'est la constante bonne humeur qu'il met à remplir sa tâche, en ordonnant le trafic comme en renseignant chacun, en veillant à la sécurité de tous comme en prenant sous sa protection les enfants et les vieillards. Il y a maintenant plus de cent vingt ans que les *bobbies* jouent ce rôle bienfaisant en Angleterre, aussi sont-ils entourés d'une véritable auréole de légendes. Il est donc compréhensible que quelques-uns des gouvernements alliés établis à Londres aient institué des commissions d'études chargées de créer dans leur pays, après la guerre, des corps de police pareils à celui de Grande-Bretagne.

Le règlement des policiers londoniens prescrit à ceux-ci d'être humains, prévenants, compatissants et de ne pas avoir l'esprit bureaucratique et faussement supérieur. Et Bobby a la réputation de se conformer strictement à cette ligne de conduite.

La « bonne d'enfants publique », c'est ainsi que les Anglais désignent parfois malicieusement leur populaire Bobby !



L'inspection des « bobbies ». Comme on le voit, leur équipement comprend une matraque en caoutchouc, un sifflet, une lampe de poche et un bloc-note. Ils ne portent d'armes à feu ni en temps de paix, ni en temps de guerre.



Récemment les « bobbies » se sont mis également à étudier les langues pour se faire comprendre des nombreux étrangers qui sont actuellement réfugiés en Angleterre, de ce soldat français, par exemple, qui demande des renseignements.



A tous ceux qui viennent lui demander conseil, il répond avec bienveillance. Le voici avec un soldat en permission auquel il donne les indications propres à le diriger dans le labyrinthe de l'immense cité.



Ceux qui ne reviendront plus au parlement

Les 30 et 31 octobre, le peuple suisse sera appelé à élire ses députés au Conseil national, et en outre, dans la plupart des cantons, ses députés au Conseil des Etats. Cette consultation a lieu tous les quatre ans. C'est la deuxième fois qu'on y procède, au cours de la guerre mondiale actuelle.

L'élection des députés au Conseil national se fait selon le système proportionnel, sauf pour les arrondissements où il n'y a qu'un député à élire, comme dans le canton d'Uri, dans les demi-cantons d'Obwald et de Nidwald, et dans les Rhodes-Intérieures d'Appenzell, où le scrutin se fait à la majorité relative. Chaque canton ou demi-canton forme un arrondissement. Pour les Etats, le scrutin a lieu à la majorité absolue, dans les cantons où c'est le peuple qui est chargé de désigner les membres de la « Diète ». Rappelons que quatre cantons seulement ont conservé le mode d'élection des membres du Conseil des Etats par le Grand Conseil : Berne, Fribourg, Saint-Gall et Neuchâtel.

Le Conseil national actuel se compose de 187 membres. Le prochain en comptera 194 : c'est un effet de l'accroissement de la population, constaté par le dernier recensement fédéral de 1941. Chaque arrondissement a droit à un député par 22.000 âmes, les fractions en sus de 11.000 étant comptées pour 22.000. Et, quelle que soit sa population, chaque canton ou demi-canton a droit au moins à un député.

Nombre des mandataires du peuple présentement en charge reviendront sans doute à Berne. Mais un certain nombre d'entre eux, ont déjà fait connaître, par la voix de la presse, leur intention de se retirer. Au moment où nous écrivons, ils ne sont pas moins de vingt-quatre pour le Conseil national, et de cinq pour le Conseil des Etats.

Les motifs qui peuvent amener un parlementaire à se désister, à la veille des élections, sont, on l'imagine, des plus divers.

Tel, sans avoir perdu l'usage de ses facultés, éprouve malgré tout les atteintes de l'âge. Selon La Rochefoucauld, « la vieillesse est un tyran » : heureux qui l'a compris et qui se souvient en temps opportun, d'après le mot d'un homme d'esprit, que « l'art de vivre, c'est l'art de prendre congé... » Tel autre ne se sent plus en très bonne santé et désire ménager ses forces. Tel autre encore estime que les quatre sessions annuelles et les séances de commissions lui prennent trop de temps, en telle sorte que son activité professionnelle en souffre. Il y a également les lassés et les déçus, qui, arrivés jadis sous la coupole avec la conviction, trop candide peut-être, d'y jouer un rôle, d'y servir l'intérêt public, ont acquis peu à peu le sentiment qu'on n'a guère de pouvoir contre la routine et qu'on se fatigue en vain à lutter contre les moulins à vent. Enfin, — pourquoi ne pas l'ajouter ? — il y a les prudents, qui ont peur d'être victimes de probables coups de crayon et qui aiment mieux faire ce que Molière appelle « une honnête retraite », plutôt que de subir un échec humiliant.

Nous n'aurons pas l'indiscrétion de chercher ici les mobiles qui ont guidé les vingt-quatre conseillers nationaux et les cinq conseillers aux Etats dont le désistement a été rendu public. Mais il est certain que plusieurs d'entre eux, la grande majorité, semble-t-il, auraient obtenu derechef les suffrages de leurs concitoyens, s'ils les avaient brigués.

Parmi ceux qu'on ne reverra plus dans l'hémicycle du Conseil national, il s'en trouve qui y jouissaient d'une haute notoriété. C'est le cas de M. Bachmann, de Zurich, ancien

directeur général de la Banque nationale, président du conseil d'administration de cet institut, compétence reconnue en matière financière. Ses exposés, d'un caractère nettement technique, ne passaient parfois pas la rampe, pour emprunter au théâtre une de ses expressions pittoresques; mais nul ne pouvait douter de sa science quand il s'agissait de crédit, d'étalon-or, d'emprunt ou de *clearing*. Le sympathique Dr Andres, médecin très estimé de la ville fédérale, avait accepté de figurer sur la liste des indépendants. Il a rempli son mandat avec une parfaite conscience, mais n'a pas envie de récidiver. On a été plus surpris du départ du colonel

d'avoir donné toute sa mesure. Le départ de M. Seiler, de Bâle-Campagne, fera un vide plus marqué : c'était un bon *debater*, de beaucoup d'expérience, qui, constamment fidèle à la politique gouvernementale, savait néanmoins exprimer avec autorité et modération des opinions originales.

On déplorera, jusque dans les rangs des Romands où il compte de fidèles amis, le départ de M. Vonmoos, des Grisons. Ce député solide, trapu, crépu, type authentique de vieux Suisse (à tel point qu'un artiste s'est, dit-on, inspiré de son physique pour l'une des quatre statues de bronze qui ornent le grand vestibule du Palais), est un loyal fédéraliste.



Le prof. Bachmann (Zurich) Le Dr Andres (Berne) Le colonel Dollfus (Tessin - VI R 12898) M. Guido Muller, maire de Bienne. M. Züst (Lucerne) M. Seiler (Bâle-Campagne)



M. Vonmoos (Grisons) M. Henri Walther (Lucerne) M. G. Keller (Argovie) M. Henry Vallotton (Vaud) M. Raym. Evéquo (Valais) M. Ivan Bally (Soleure)

divisionnaire Dollfus, adjudant général de l'armée, qui a présidé le Conseil national en 1933, et qui était une des étoiles de la députation tessinoise. Depuis le début de la guerre, on voyait M. Dollfus siéger le plus souvent en uniforme, et l'on ne pouvait qu'admirer la svelte élégance de sa silhouette, moulée de gris vert, sur lequel éclataient les parements dorés de son haut grade.

On regrettera aussi le départ de M. Guido Muller, maire de Bienne, réputé excellent administrateur municipal. Ce socialiste avait quelque peu l'apparence d'un pasteur, avec sa courte barbe grisonnante, sa jaquette austère et son air grave. Son homonyme fribourgeois, M. Muller, de Schmitten, géomètre, s'en va également, sans avoir déplacé beaucoup d'air; mais c'est un homme d'une parfaite courtoisie, qui ne doit pas avoir beaucoup d'ennemis.

M. Muschg, jeune professeur bâlois, siégeait parmi les indépendants. Il quitte l'enceinte parlementaire avant

Il a parcouru une belle carrière dans son canton, et il eût pu rendre encore à Berne d'appréciables services.

On comprend en revanche que M. Henri Walther, de Lucerne, ne veuille plus briguer de mandat. Il a joué un rôle de tout premier plan aux Chambres; il a également présidé le Conseil national, en 1929. Mais, ayant largement doublé le cap des quatre-vingts ans, souffrant au surplus de surdité, il juge le moment venu de quitter la scène politique. Son exemple est suivi par M. Oehninger, qui, moins âgé, entend cependant sonner le couvre-feu.

Notre énumération n'est — à dessein — pas complète : à quoi bon aligner des noms, comme dans un catalogue ? On nous en voudrait pourtant de ne pas signaler que M. Emile Keller, qui préside actuellement le Conseil national, avec infiniment de doigtée et de prestige, passera aux Etats, où son frère aîné, M. Gottfried Keller, lui cède la place. Ainsi, la carrière de M. Emile Keller se poursuit : nul ne doute que sa parole pleine de sagacité ne soit écoutée parmi les sénateurs comme elle le fut dans la Chambre dite populaire.

Mais, pour les Romands, le gros événement de la « saison », c'est le départ de M. Henry Vallotton, député radical vaudois. Il avait déjà annoncé son intention de renoncer à une nouvelle candidature lorsque se répandit le bruit — tout à fait fondé — de sa très prochaine nomination comme ministre plénipotentiaire de Suisse dans une importante capitale de l'Amérique du Sud. Lui aussi a été président du Conseil national, où il s'est fait maintes fois remarquer par ses interventions éloquentes. Il entretenait d'excellents rapports avec ses collègues alémaniques.

Aux Etats, le départ de M. Evéquo sera particulièrement sensible. Avec lui se retire l'autre député valaisan, M. Barman. C'est aussi le cas de M. Züst, de Lucerne, qui avait l'oreille des sénateurs, et de M. Bally, le gros industriel de Schönenwerd.

On voit, par ce rapide aperçu, que les changements de personnes seront assez nombreux et assez considérables, après les élections qui vont se dérouler à la fin du mois prochain. Les hommes passent, les institutions demeurent. Et nous devons être heureux de pouvoir les conserver, puisqu'elles ont fait leurs preuves.

Léon SAVARY.

Deux grandes manifestations romandes



La Journée officielle du Comptoir suisse, à Lausanne. Le général Guisan (en conversation avec M. Mayr, président du Comptoir) et M. Stampfli, conseiller fédéral (deuxième à partir de gauche) passent d'un stand à l'autre. (Cens. VI G 13 470.)



L'ouverture de l'Exposition philatélique nationale à Genève. M. Friedrich, président du comité d'organisation, prononçant son discours. A gauche, M. Müri, directeur général des P.T.T., à droite M. Picot, conseiller d'Etat, et debout, derrière M. Müri, M. Bernard, président du comité de fête.

Quelques mariages de cette cinquième année de guerre



Charlie Chaplin n'est pas seulement une vedette de l'écran, c'est encore un véritable « artiste du mariage ». Bien qu'il ait 54 ans, était divorcé plusieurs fois déjà, il vient d'épouser la toute jeune Miss O'Neill de 18 ans.



Erika Biess, la fameuse championne allemande, plusieurs fois victorieuse dans de grandes rencontres internationales, vient de convoler en justes noces. Son mari, le capitaine Sanimann, est un entraîneur sportif connu.



Le commandant Gibson, le chef des audacieuses escadrilles britanniques qui bombardèrent le barrage de la Mœhne, dans la Ruhr, a été vu récemment à Londres au bras d'une charmante jeune femme. Couple parfait, disent les Anglais, et ils n'ont pas tort si l'on en juge par notre photo.

Miss Jean Nicoll, championne de tennis, célèbre outre-Manche et dans le monde entier, a épousé le lieutenant Bostock pour lequel elle s'éprit lors d'un tournoi de tennis, en Suffolk. Ce fut, paraît-il, le coup de foudre.



← Deux champions du monde sont tombés sur le front russe : Peppi Jennewein (à droite), vainqueur dans le combiné alpin descente-slalom à Zakopane (1939) et à Cortina d'Ampezzo (1941), et Albert Pfeiffer, premier en slalom en 1941.

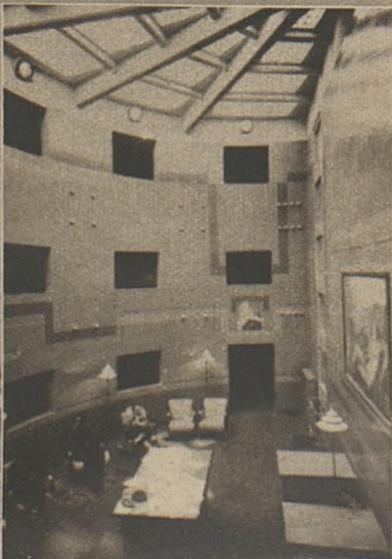


→ Lord Burghley, le célèbre athlète anglais, plusieurs fois capitaine de l'équipe de son pays dans les rencontres internationales, vient d'être nommé gouverneur des îles Bermudes.

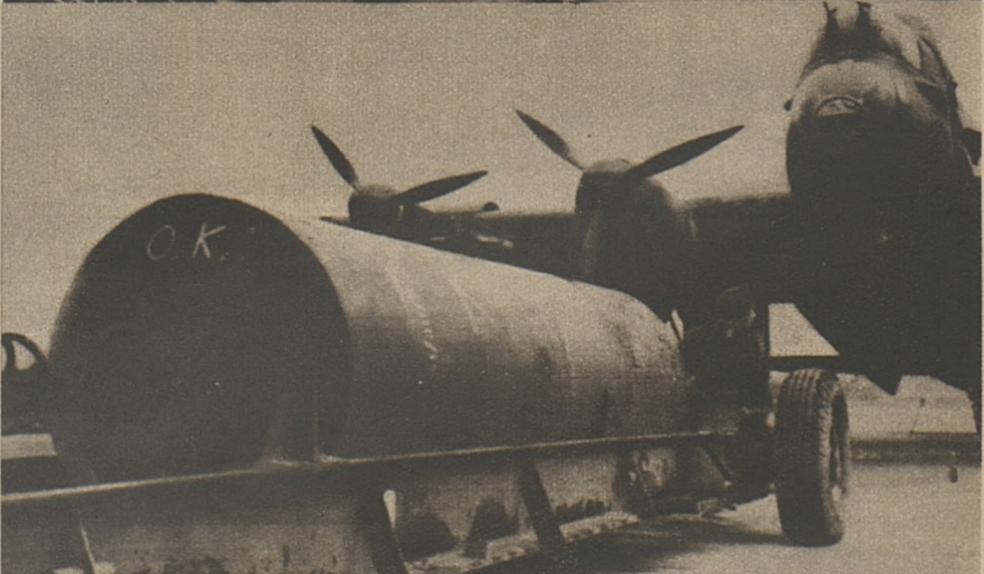
Actualités étrangères



L'hôtel du Gran Sasso, dans les Abruzzes, où était détenu Mussolini et d'où il fut enlevé par les Allemands.



Le salon de lecture de l'hôtel du Gran Sasso à l'intérieur duquel Mussolini jouissait d'une certaine liberté, ce qui facilita l'audacieux coup de main des parachutistes allemands.



Le chargement d'une des énormes bombes de 8000 livres que transportent les quadrimoteurs britanniques « Lancaster ». L'explosion de ces bombes géantes provoque des destructions dans un vaste rayon. — Photo supérieure: Sur un des aérodromes conquis par la cinquième armée près de Salerne, des appareils allemands abandonnés auprès des barils d'essence sur lesquels on voit des traces de balles.



Carte détaillée du champ de bataille entre Naples-Salerno et la région de Bari-Foggia.



Le maréchal Rommel.



Le maréchal Kesselring.



Le général Clark.



Le général Montgomery.

- ① Forces du maréchal Rommel.
- ② Forces du maréchal Kesselring.
- ③ 5^{me} armée américaine, général Clark (5^{me}, 7^{me}, 36^{me}, 45^{me} Div. Inf. blindée). 10^{me} C. A. britannique (1^{re}, 46^{me}, 56^{me} Div. Inf., 1^{re} Div. blindée, unité de parachutistes).
- ④ 8^{me} armée britannique.

●●●● Limite entre la zone d'armée allemande du maréchal Rommel, des Apennins aux Alpes, et celle du maréchal Kesselring au Sud des Apennins. Londres estime à 50 divisions les forces allemandes en Italie. Le chiffre de 30 serait plus exact. Sur le front de Salerno, on relève les 15^{me}, 16^{me} Div. blindées, Div. Goering, Div. aéro-portée, 22^{me} et 29^{me} Div. inf. motorisée.

▬ Lignes de défense des Allemands dans le Nord.



Le front le 20 septembre 1943

Les flèches indiquent la direction des attaques alliées. La huitième armée marche sur Foggia et Potenza. Dans la région de Salerno, elle a rejoint la cinquième armée entre Vallo et Agropoli. La cinquième armée attaque vers le nord, après avoir repoussé toutes les contre-attaques allemandes. — En Sardaigne et en Corse, la situation est confuse. Patriotes français et Italiens tiennent Ajaccio, le berceau de Bonaparte, tandis que les Allemands sont à Bastia.